

***26 ème colloque des Amis de Cadouin
10 août 2019***

Quelques écrivains autour de Cadouin



Quelques hommes de lettres autour de Cadouin...

- Introduction
(Gérard Fayolle, président du Colloque) p 4
- Deux historiens de Cadouin bien dissemblables : J. Sigala et J. Maubourguet
(Jean-Jacques Gillot) p 6
- Jean Galmot (Monpazier), aventurier à la Guyane et écrivain
(Michel Dupuy) p 14
- Léon Poirier (Urval), cinéaste et écrivain
(Brigitte Delluc) p 19
- Louis Delluc (Cadouin), critique, cinéaste et homme de lettres
(Gilles Delluc) p 37
- Présentation du film **Jeannou** de **Léon Poirier** (Annie Bienvenue) p 50

« Quelques écrivains autour de Cadouin », le thème choisi pour notre rencontre pourrait, à première vue, paraître assez restrictif, mais on s'aperçoit très vite que notre petit territoire a apporté une contribution riche et variée à la littérature. Les interventions que nous allons avoir le plaisir d'écouter au cours de la matinée vont nous le prouver.....Mais nous découvrons par surcroît beaucoup d'auteurs nés dans un modeste périmètre autour de Cadouin, ou inspirés par ce pays. Nous allons voir que nous ne pourrions les citer tous, même en excluant ceux qui écrivent encore. Nous allons certainement en oublier dans cette brève rétrospective.

Mais nous n'oublions pas les précieux manuscrits de Cadouin, lointains précurseurs d'un des premiers livres imprimés en 1630 et écrit par un médecin et maître de forge du Bugue Jean Rey et intitulé «Essays sur la recherche des causes pour lesquelles l'étain et le plomb changent de poids quand on les calcine », (titre certes un peu lourd, mais il s'agit de découvertes sur la pesanteur de l'air !) Un de ses descendants, lui aussi médecin au Bugue, Jean-Joseph Rey-Cazillac (1721-1808) rédige un ouvrage inspiré par la philosophie des lumières et au titre aussi prometteur : «Histoire naturelle et raisonnée de l'âme », ouvrage publié à Londres en 1789 et qui sera salué par Maine de Biran. Faut-il citer parmi les écrivains Joseph Prunis, le prieur de Saint-Cyprien qui va faire une carrière politique au temps de la Révolution mais qui va aussi travailler aux archives et qui aura la titre d'« historiographe du département» ? Mais on retient surtout de cet archiviste qu'il fût procéder à la destruction par le feu ; à Périgueux, en 1793 de 30.000 titres de droits féodaux !

C'est au XIX^e siècle, alors que la lecture se généralise que l'édition connaît son essor. Notre voisin de Limeuil et de Sainte-Alvère, l'académicien et journaliste Jules Clarétie (1840-1913) va publier des dizaines de romans dont certains se passent en Périgord où il aime revenir, comme « Pierille ». Revenons au Bugue où deux auteurs mènent des carrières bien différentes : Léon Dessalles (1803-1878) est surtout connu pour son ouvrage posthume sur l'histoire du Périgord, mais il fût aussi un grand spécialiste des langues romanes, puis revenu en Dordogne un très actif archiviste du département. Son compatriote des rives de la Vézère et son contemporain, Joseph Lafon-Labatut (1809-1877) fût un très discret poète aveugle dont le talent a été salué par Victor Hugo et par l'académie française. La fin du siècle a vu naître à Belvès Guy de Lanauve (1895-1971), l'auteur de Anais Monribot, apprécié d'un large public et l'un des fondateurs de l'Académie du Périgord. Dans cette même génération nous pouvons citer deux homonymes, Louis Delluc, de Cadouin, dont nous allons parler et Louis Delluc (1894-1974) né à Alles sur Dordogne, qui milite pour la langue occitane tout au long de sa carrière d'instituteur à Beynac et Saint-Vincent de Causse. Son roman le plus cos connu est Thibal lou garel. Née en 1877 et morte au Bugue en 1978, Suzanne Vergnaud, dite Jean Vézère, voit les paroles de ses chants patriotiques tirées à des milliers d'exemplaires pendant la Grande guerre. Cette journaliste chrétienne écrit quelques romans et des légendes locales comme celle du gouffre de Proumeyssac.

Avant de quitter le XIX^e siècle saluons au passage les grands scientifiques comme notre voisin de Saint-Avit-Sénieur et de Beaumont, le professeur Léon Testut qui ajoute à sa notoriété dans le domaine de la médecine celui de bienfaiteur de la Shap et celui d'historien de Beaumont du Périgord. Autre scientifique résidant à Lasfond, à Alles sur Dordogne, l'académicien Henri de Lacaze Duthiers (1821-1901) présente une bibliographie riche de plus de 265 publications. Parmi les scientifiques citons à Calès puis à Saint-Avit Sénieur Jean Capelle (1909-1983) recteur ayant occupé d'importantes fonctions et publié de nombreux travaux notamment sur le moteur à explosion. Puisque nous parlons science nous ne saurions oublier la préhistoire en évoquant Denis Peyrony (1869-1953) originaire de Cussac et fondateur du musée des Eyzies. Brigitte et Gilles Delluc qui nous disent que nous lui devons

une centaine de publications. Autre préhistorien, alsacien installé au Bugue André Glory (1906-1966) a publié plusieurs études et rédigé un très précieux manuscrit sur ses infatigables recherches à Lascaux (manuscrit perdu, puis sauvé par des habitants du Bugue, puis étudié et publié par Brigitte et Gilles Delluc) D'autres préhistoriens ont publié des articles sur leurs recherches comme Jean Lafille du Bugue et inventeur du squelette du Roc de Marsal. C'est l'histoire qui intéresse Alberte Sadouillet-Perrin, (1899-1999) qui a connu la décolonisation en Algérie et s'attache à l'étude des personnalités locales qu'elle décrit dans des études et des romans dans sa maison de Saint-Cyprien.

Le temps des trente glorieuses est assez glorieux pour notre littérature locale. Si Jacques Perry (1921-2016) qui obtient le prix Renaudot pour « L'amour de rien » en 1952 fait un séjour au lieu-dit les Lavandes à Paunat, Jacques Kayser, (1900-1963) neveu du capitaine Dreyfus, grand journaliste et auteur de plusieurs ouvrages sur la presse s'installe au Bugue pour de nombreuses années. Nous pouvons noter comme hôte de passage François Augiéras (1925-1971) qui fait un séjour à Paunat en 1965, au village Albert Schweitzer où il exerce les fonctions de berger puis à Meyral en x 1966. Il est venu souvent aux Eyzies chez Paul Placet, alors instituteur dans ce village. Un autre enfant du Bugue Roger Delpy, (1926-2007) ancien d'Indochine connaît les grands tirages avec ses romans de la série « Soldats de la boue » qui décrivent la vie du corps expéditionnaire.

Le terroir n'est pas oublié avec les auteurs occitans. Pierre Miremont (1901-1979) du Buisson, majoral du félibrige et Jean Monestier, (1930-1992) lui aussi majoral retiré au Bugue écrivent une histoire de la littérature occitane. Autre retraité résidant au Bugue, Jean Orioux (1907-1990) rédige de nombreuses biographies historiques, La Fontaine, Talleyrand, Voltaire, etc... qui connaissent un grand succès. Autre spécialiste des grands tirages, Robert Merle (1908-2004) séjourne à Marquay où il publie les treize volumes de « Fortune de France, » aventure qui commence à Siorac et à qui la forteresse de Commarque inspire le célèbre « Malevil ».

A Sireuil vient vivre le couple des défenseurs de la nature formé par Simonne Jacquemard, (1924-2009) prix Renaudot en 1982 pour « Le veilleur de nuit » et son époux, l'éditeur Jacques Brosse, (1922-2008) spécialiste de la forêt et admirateur du bouddhisme. A Limeuil, en 1982, nous avons posé une plaque sur la maison où venait parfois Paul Eluard, chez son ami De Franceschi où ils X rêvaient « d'une poésie faite pour tous et par tous » comme le dit la plaque.

Cette liste, bien entendu incomplète, pourrait se terminer en évoquant le passage de très grands écrivains qui s'ils ont fait de brefs séjours, les ont noté dans leurs oeuvres. On sait qu'Henri Miller écrira une page inoubliable à la gloire du Périgord depuis la barre de Domme et aussi que l'auteur du « Cauchemar climatisé » appréciera l'accueil du Vieux logis de Trémolat. Enfin, notre petit coin de terre inspire quelques passages des « Antimémoires », André Malraux ayant connu des réunions clandestines au château de la Vitrolle, à Limeuil et l'hospitalité courageuse de la famille de Commarque à Urval .Ce rapide survol que l'on pouvait, au départ, imaginer moins riche révèle finalement une précieuse et prestigieuse bibliothèque. Notre réunion de Cadouin nous permet d'en prendre la mesure.

Gérard Fayolle

« Deux historiens de Cadouin bien dissemblables : Jean Sigala et Jean Maubourguet » par Jean-Jacques Gillot, docteur en histoire contemporaine et auteur.

C'est avec plaisir que j'ai répondu à la demande de Gilles Delluc qui me fait l'honneur de sa considération, lui, qui, avec Brigitte, a tant apporté à la connaissance sur le Périgord, ses « choses » et ses « gens » comme l'écrivit... Maubourguet dans un livre de 1941.

C'est aussi parce qu'effectivement, autant l'un et l'autre des personnages proposés avaient des points communs, à commencer par leur origine sociale modeste, leur parcours de clerc et une capacité d'engagement, autant ils firent des choix très différents - qu'il me faudra cependant aborder avec des précisions - en des moments de fortes tensions idéologiques.

LES PROTAGONISTES : DE LEUR NAISSANCE À LA FIN DE LA GUERRE DE 14-18

Jean Sigala, né sous les deux premiers prénoms de Marie et Guillaume, était le fils de Denis, épicier à Bergerac, et de Marie-Louise Gouyraud. Il avait vu le jour dans le faubourg de la Madeleine le 29 mai 1884.

L'état civil de Castelnau-de-Médoc où naquit Maubourguet le 21 avril 1895, ne le connaît que sous les prénoms de Joseph et Marius. C'est son père, boulanger dans cette localité girondine, qui portait celui de Jean. Sa mère était Marie Ducassou.

Tous deux furent assurément d'excellents élèves. Le 11 novembre 1902, après son passage par le petit séminaire de sa ville, c'est par devancement d'appel au service militaire que Sigala était devenu soldat de 2^e classe au 108^e RI stationné à Bergerac. Réformé pour sa myopie « supérieure à six dioptries » le 19 septembre 1903 et rendu à la vie civile avec un certificat de bonne conduite, puis ordonné prêtre, il fut aumônier militaire volontaire d'un bout à l'autre de la guerre de 14-18. Dans ces conditions, il reçut trois citations, dont au moins deux à l'ordre de sa division, pour son courage et son dévouement auprès des blessés y compris sous les bombardements.

Renvoyé dans ses foyers le 2 mars 1919, nanti de la croix de guerre et de celle de la Légion d'honneur, Sigala fut ensuite également reconnu combattant volontaire.



Pour sa part, Maubourguet, dit mesurer 1,84 m par son registre-matricule, s'était fait appeler au service militaire comme soldat de 2^e classe au 13^e régiment d'artillerie et affecter au front à

partir du 9 septembre 1915. Versé dans le train des équipages et affecté au 20^e escadron du génie le 6 janvier 1916, il avait été promu brigadier en août de l'année suivante.

Rentré de la guerre doté d'une citation à l'ordre de sa première unité, l'ancien combattant avait été qualifié de « canonnier d'élite ». Affecté dans les réserves des chars de combat en 1925, il est devenu maréchal des logis de la territoriale quatre ans après.

L'ENTRE DEUX-GUERRES

Enseignant au petit séminaire de Bergerac à partir de 1920, Sigala avait ensuite été nommé curé doyen de Terrasson en 1923. Neuf ans plus tard, il était devenu professeur de philosophie au collège Saint-Joseph à Périgueux et resta presque définitivement dans cette fonction.

Habitant à Bordeaux après sa démobilisation, Maubourguet avait achevé sa licence de lettres. Doté d'un poste de professeur d'histoire et géographie au collège de Sarlat à la rentrée de 1920, très rapidement intégré dans cette ville, il s'y était marié dès le 26 mars 1921 avec Juliette Cavalier



La précision implique cependant de noter que leur fils Jean-Claude, dit Claude, avait vu le jour le 18 décembre suivant. Certainement à la hauteur du titre qui lui fut ensuite conféré, les mérites de son mari que nous allons voir et la qualité de « poète » de son père vaudront à l'épouse le titre de « reine de la Félibrée de Sarlat » en 1932.



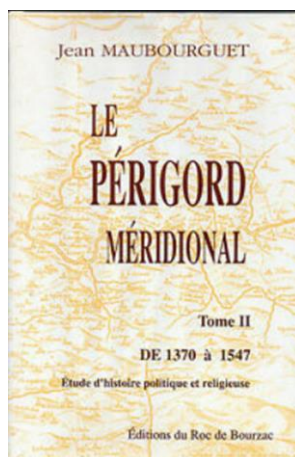
De fait, le 26 mai 1926, à Bordeaux, Maubourguet avait soutenu avec « mention honorable » une thèse de doctorat d'histoire sur « Le Périgord méridional des origines à l'an 1370 ». L'ouvrage qui s'arrêtait alors aux temps de Charles V et de Duguesclin, reconnu pour sa « solidité, clarté et sobriété », avait été publié à Cahors l'année même de l'épreuve universitaire. Il évoquait autant l'époque de Philippe Auguste, l'antagonisme entre Capétiens et Plantagenet que le phénomène des bastides et les entités religieuses du moment. Par la suite, il fut suivi de « Sarlat et le Périgord méridional de 1370 à 1453 », date de la fin de la guerre de Cent ans qui s'était réellement poursuivie seize années de plus.

Pas moins d'une trentaine d'ouvrages et des dizaines de contributions seront ensuite à placer au crédit de Maubourguet.

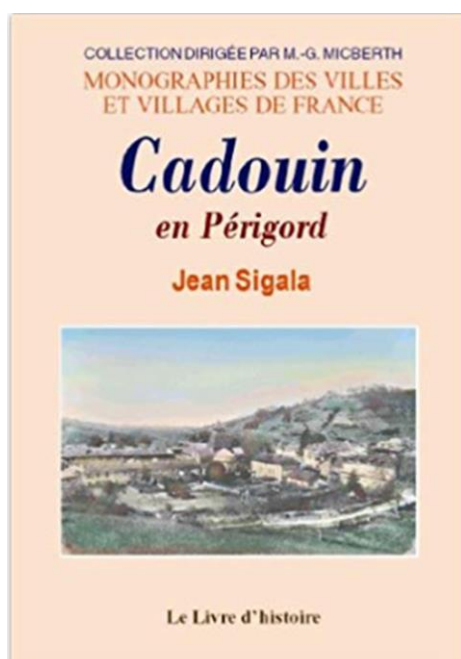
Pas de quoi, pour autant, suffire à financer à lui seul l'achat de l'ancienne maison de justice de Sarlat appelée « le Présidial » qu'il conservera jusqu'à sa mort.

Un autre livre de sa main sur le suaire de Cadouin fut publié en 1936 alors qu'il venait d'être nommé

au lycée « national » de garçons, actuellement Bertran-de-Born, à Périgueux.



Admis depuis dix ans à la Société historique et archéologique du Périgord, devenu secrétaire général de l'association peu après les débuts à la présidence du chanoine Joseph Roux en 1933, la récente acquisition par la SHAP de l'hôtel particulier du marquis de Fayolle avait permis à l'enseignant de bénéficier d'un logement de fonction dans les locaux mêmes, au n° 18 de la rue du Plantier à Périgueux.



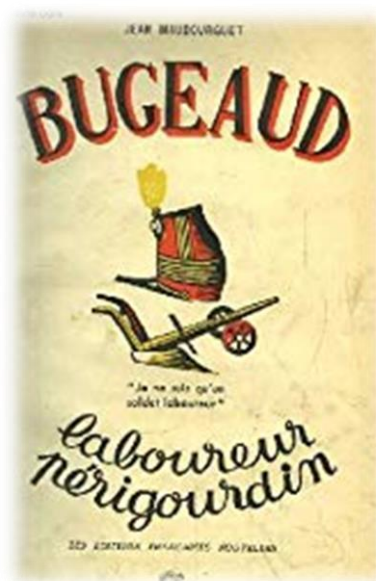
Par contre, l'œuvre littéraire de Sigala fut bien moindre. On ne connaît guère de lui qu'un opuscule intitulé « Dieu » et un livre sobrement titré « Cadouin en Périgord » faisant référence à l'abbaye, à la forêt et évidemment au prétendu saint suaire du Christ, paru en 1950 et réédité il y a quinze ans. Mais, lors de son ministère à Terrasson, le prêtre avait fait la connaissance - et certainement apprécié - un médecin du lieu, le Dr Cheynier, membre de la SHAP, versé en études préhistoriques, à qui il rendra service plus tard.

LA SECONDE GUERRE MONDIALE, VICHY ET L'OCCUPATION

Lors de la mobilisation de septembre 1939, Sigala fut de nouveau aumônier militaire volontaire avec le grade de lieutenant au 150^e RI. Fait prisonnier au printemps suivant, sa triple qualité d'âge, d'ecclésiastique et d'ancien de 14-18 lui valut d'être libéré au début de l'année 1941. S'il est connu pour avoir repris ses activités d'enseignant, il a aussi participé à cacher des véhicules militaires dans le secteur de Jumilhac-le-Grand.

De son côté, le professeur d'histoire-géographie et secrétaire général de la SHAP n'avait pas été mobilisé. Mais, pas du tout resté insensible à l'anticommunisme qui parcourait les institutions et l'opinion publique car le cynique pacte germano-soviétique du 23 août 1939 avait permis à Hitler de déclencher la guerre, il s'inscrivit dans les pas de la « Révolution nationale ».

En 1941, Maubourguet publia « Choses et gens du Périgord ». Porté dans la geste maréchaliste, il fit paraître « Bugeaud, laboureur périgourdin » sitôt après, l'année même où l'artiste graphiste Maurice Albe, prisonnier de guerre évadé, illustra une ode à Pétain et en tira l'attribution de la Francisque. D'après Guy Penaud, c'est aussi en 1942, alors que son collègue enseignant André Jossain dénonçait le communisme comme « une morale d'esclaves », que Maubourguet donna son adhésion formelle au Parti populaire français (PPF) de Jacques Doriot.



Divers personnages périgordins dont le trouble Paul Lapuyade - membre de la SHAP depuis les années 1920 - allaient se lancer dans une aventure qui aboutira à une étroite collaboration avec la police allemande dès l'invasion de la zone jusqu'ici non occupée, le 11 novembre 1942. Ainsi, ce perturbé mental passa de la condition de « barbouze » anticommuniste rétribué de la subdivision militaire à celle de sergent recruteur appointé pour la Légion tricolore, la Légion des volontaires français contre le bolchevisme (LVF) et sera le dénonciateur des mouvements de résistance de toutes obédiences. En septembre 1945, après avoir été

condamné à mort par la cour de justice de Périgueux, ce natif de Limeyrat acheva sa vie au poteau d'exécution.

Quant à Maubourguet, l'opportune éviction d'un enseignant israélite à la faculté de lettres de Bordeaux lui valut sa nomination d'enseignant en histoire médiévale lors de la rentrée universitaire 1942-1943 par le fait d'un arrêté ministériel du 21 novembre 1941 en en faisant un « chargé de cours ». Guy Penaud indique qu'il fut aussi le secrétaire départemental du PPF alors que Jacques Lagrange mentionne qu'il avait pourtant participé à l'assistance financière au professeur de grec et de latin Marius Lévy, un agrégé de haute volée, qui eut pour élèves Gilles Delluc et Marcel Mangel – le futur « mime Marceau » - et qui fut exclu de ses fonctions au lycée de garçons par les lois anti-juives d'octobre 1940.¹

Certes, les recherches permettent souvent de percevoir que la collusion avec l'occupant releva plus particulièrement de l'anticommunisme et de l'anti-stalinisme que de l'adhésion aux thèses antisémites et à l'idéologie nazie. Mais, en l'occurrence, concernant Maubourguet, nous restons quelque peu circonspect quant à son alignement sur la tendance générale.

En juin 1942, alors que l'évêque Auguste Louis était encore fidèle à Vichy et à la LFC pour deux ans de plus après avoir vanté en chaire la « Révolution nationale », c'est avec d'autres résistants d'obédience nationaliste dont firent partie l'ancien prisonnier de guerre et professeur-adjoint à Saint-Joseph Jean Villot, l'instituteur public André Boissière ou le duc de Choiseul-Praslin, propriétaire du domaine de Septfonds à Trélissac, que Sigala avait constitué à Périgueux le mouvement « Combat » lancé par Edmond Michelet. Une plaque apposée sur le mur extérieur du collège indique le sort souvent funeste de tous les protagonistes de cette initiative antérieure à l'occupation de la zone sud.

Par la suite, comme en témoigne une seconde plaque, au n° 9 de la rue de Metz, Sigala tint des réunions clandestines, notamment en compagnie de Pierre Lanxade, membre du « Front national » d'obédience clairement communiste, constitué en Périgord par son beau-père, Guillaume Chapdeville, pourtant exclu du parti thorzien tout juste avant-guerre.

Pour sa part, arrêté par la « Sicherheitsdienst Polizei » (Sipo SD, improprement appelée « Gestapo ») du tristement célèbre Michael Hambrecht, le 18 février 1944, Sigala passa par le camp de Compiègne-Royal-Lieu (Oise) avant d'aboutir à Mauthausen puis à Dachau où il retrouva Michelet. Libéré par les Américains en avril 1945, il revint à Périgueux et reprit ses fonctions professorales.

Engagé en politique au Mouvement républicain populaire (MRP), devenu conseiller municipal de Périgueux et à l'instar de l'enseignant Jean Secret, autre ancien prisonnier de guerre et prochain président de la SHAP, il ne prit pas de gants pour dénoncer le système communiste et sa propagande éhontée. Ainsi, il défendit la cause de familles victimes des manifestes dérives de l'épuration sauvage mais encore il apporta son soutien au médecin André Cheynier, qu'il avait connu à Terrasson avant son engagement à la LFC pétainiste et qui

¹ Lévy, dont les anciens élèves ont évoqué l'humour décalé sur sa situation d'israélite et de bossu claudicant, publia un opuscule au titre anodin « J'ai quitté l'école » (éditions du Périgord Noir) en 1973. Dans son ouvrage « Oppressions et résistances », le juriste de renom et historien Stéphane Rials l'a décrit comme un enseignant adulé, adepte des belles lettres et de la pêche (PUF, 2008). Cet auteur est le petit-fils d'Henri Rials (1893-1966), marchand de vins à Périgueux, officier estropié de 14-18, devenu président départemental des mutilés de guerre, de la Légion française des combattants puis du Service d'ordre légionnaire. Ce dernier engagement, il est vrai problématique, lui valut deux ans de prison et vingt ans d'indignité nationale devant la cour de justice de sa ville le 19 juillet 1945.

avait effectué un désagréable séjour prolongé au camp de Mauzac sur l'accusation de « Collaboration ».

Entre 1947 et 1955, aux temps les plus chauds de la « guerre froide », alors que le maurassien dissident Louis Faurichon de la Bardonnie, primo résistant de l'été 1940, tirait les ficelles périgordines de l'apparente officine anticomuniste « Paix et Liberté », Sigala – au même titre que l'ancien PPF Jousain – figura parmi les « honorables correspondants » du mouvement. De même, il appartient au jury d'honneur qui accorda l'absolution à Marc Goldman, premier chef de l'Armée secrète en Périgord, déporté par l'ennemi mais accusé d'avoir livré certains des siens.

L'ouvrage de Sigala sur Cadouin, paru en 1950, a été réédité en 2003. Le registre-matricule militaire de l'auteur indique qu'il avait été reconnu résistant à partir du 1^{er} janvier 1943 et homologué au grade de capitaine FFI. Promu officier de la Légion d'honneur en 1949, il décéda à Périgueux, à 69 ans, le 22 février 1954. Désormais, une voie de Bergerac rend justement hommage à sa mémoire.

LA LIBÉRATION ET L'APRÈS GUERRE POUR JEAN MAUBOURGUET

Secrétaire du PPF, à l'occasion lui aussi chroniqueur dans les colonnes de « Je Suis Partout », un rapport des Renseignements généraux de la Gironde, en novembre 1944, indique que Jean Maubourguet, habitué du siège doriotiste sis au n° 12 de la rue Sainte-Catherine, avait été « un collabo notoire » qui « envisageait avec plaisir une victoire de l'Allemagne ». Nul doute qu'à l'égal de Pierre Laval, il craignait qu'à défaut, « le communisme s'installe partout ».

Prudemment resté caché à Bordeaux lors de l'été 1944 alors qu'Urbanovitch, dit « Doublemètre », et d'autres petits seigneurs de la guerre s'affairaient avec zèle dans l'épuration physique largement aux ordres du stalinien Yves Péron en Périgord, il n'est pas connu de poursuites judiciaires abouties à l'encontre du militant PPF. Par contre, à l'automne suivant, une décision ministérielle vint rapporter sa nomination universitaire avantageuse. Au printemps 1945, il fut rétrogradé dans l'enseignement secondaire, affecté dans un lycée parisien puis révoqué sans pension.

La chronique confidentielle raconte que son meilleur défenseur fut l'instituteur de Plazac et autre membre de la SHAP Marcel Secondat. Ce catéchumène communiste naïf du Périgord Noir mais précédemment véritable résistant, était devenu membre du « Front national universitaire », l'un des nombreux rhizomes et autres satellites du parti thorézien. Par la suite, ce biographe d'Eugène Le Roy fut trésorier puis vice-président de la SHAP entre 1974 et son décès survenu neuf ans après.

Pourtant, à l'été 1944, l'enseignant communiste Roland Pargade, devenu président départemental du « Front national universitaire », peu considéré par Gilles Delluc qui le connut au lycée de garçons et exemple-type des très nombreux dossiers de police restant à ouvrir, avait prétendu faire réquisitionner à son profit l'appartement de fonctions de Maubourguet à Périgueux.²

² Depuis 2007, cinquante mètres linéaires de dossiers des RG de Périgueux et de Bergerac restent quasi intégralement inaccessibles aux chercheurs. La directrice des archives départementales argue des conditions précaires de leur dépôt mais ne se soucie nullement de remédier à la situation puisqu'elle nous a déclaré qu'il s'agit du « *cadet de ses soucis* ». Mis au courant de l'affaire, le directeur général des services du conseil

Entré aux éditions Bordas, à Paris, avant d'y prendre sa retraite, Jean Maubourguet succomba à l'hôpital de Périgueux le 10 février 1978 à dix heures précises. Son acte de décès indique qu'il était revenu vivre au Présidial et que son épouse lui survécut. L'eau étant passée sous les ponts, une rue de Sarlat porte le nom de l'historien méritant qui avait encore publié des ouvrages sur sa ville après avoir fait des choix idéologiques particulièrement discutables.

LA DESCENDANCE DE JEAN MAUBOURGUET

Chez les Maubourguet, il convient aussi de signaler que Jean-Claude, dit Claude, était encore qualifié d'étudiant et dit vivre au domicile de fonctions de son père, quand il devint membre de SHAP, à dix-neuf ans, en 1940. Son engagement idéologisé le mena à la rédaction des parutions « Je Suis Partout » (PPF) et « Combats » (Milice) à Paris.

Autant « reporter de terrain » que milicien en armes, il participa à des opérations répressives contre les maquis des Dombes où il décrivit des « villages rouges » puis au plateau alpin de Glières. Condamné aux travaux forcés à perpétuité par la cour de justice de la Seine, le 3 novembre 1944, il n'en fut pas moins libéré au début des années 1950 et fit aussi carrière aux éditions Bordas avant de décéder à Paris le 8 juillet 2012.

Frère de trois filles et d'un garçon, son fils Patrice, né de Monique Liénard, le 24 février 1943 à Paris (15^e), a été élève du collège jésuite Saint-Louis de Gonzague, du lycée Carnot et diplômé de l'École supérieure de commerce de la capitale. Allé quérir un « master of business » à l'université de Columbia (New-York) et passé par une expérience professionnelle chez Ted Bates aux États-Unis d'Amérique, il a ensuite exercé à l'agence Havas avant de prendre des fonctions directoriales aux éditions Larousse et au groupe des Presses de la Cité. En 1991, il en est devenu le P.D.G.³

Déjà père de trois enfants d'une première union, le second mariage de Patrice Maubourguet lui en a donné deux autres. Par coïncidence qui n'est forcément pas fortuite, sa deuxième épouse se nomme Laurence Henriot. En effet, cette auteure de deux anodins livres pour la jeunesse a été publiée par les très nationalistes éditions Charlemagne. Il s'agit de la même entreprise qui a réédité « La France juive » d'Édouard Drumont en 1994. Un vieil ouvrage fondateur de l'antisémitisme contemporain et initiateur de bien des malheurs survenus ensuite.

De quoi confirmer, s'il le fallait, la réalité de la responsabilité des clercs dans une société.

Sources :

- entretiens avec Gilles Delluc
- entretien avec Claude Maubourguet (Paris, mars 2012)
- états civils de Bergerac, Castelnau-de-Médoc et Périgueux
- arrêtés ministériels du 21 novembre 1941 et du 21 novembre 1944 (nomination universitaire et suspension de fonctions de Jean Maubourguet)

départemental ne nous a pas répondu. Il est vrai que ce technocrate connaît très mal le domaine des archives.

³ Patrice Maubourguet figure à l'annuaire téléphonique (avenue de Suffren, Paris, 16^e). Sur son répondeur il se déclare disposé à rappeler les interlocuteurs. Contacté à deux reprises par nos soins au début d'août 2019, ses vacances doivent se prolonger durablement car il n'avait pas donné suite à son engagement un mois plus tard.

- registres-matricules de la Dordogne (2 R 988, matricule 971 pour Sigala) et de Gironde (1 R 1.538, matricule 1.956 pour Maubourguet)
- archives départementales de Dordogne (Sigala : 1 W 459 et 5 W 11 ; Sigala et al. : série 1.592 W)
- archives diocésaines de Périgueux (Sigala)
- archives nationales, cote F 17/76.905 (dossier de Jean Maubourguet)

- documents de Jacques Lagrange relatifs au présumé réseau « Paix et Liberté » déposés par mes soins aux archives départementales de la Dordogne en 2017.
- dossier d'Henri Rials à la chancellerie de la Légion d'honneur n° 1980.0035/706/80.589 (communication de Francis-André Boddart).
- guide Delmas (Marius Lévy, consultation de F.A. Boddart).
- Clavel (Elsa), « La faculté de lettres de Bordeaux, 1886-1954 », thèse, 2016.
- Gillot (Jean-Jacques) et Lagrange (Jacques), « L'Épuration en Dordogne selon Doublemètre », *Pilote* 24, 2002 (variations sur Péron et Urbanovitch).
- Gillot (Jean-Jacques), thèse et « Les communistes en Périgord, 1917-1958 » (variations sur Chapdeville, Jousain, Lanxade, Lapuyade, Maubourguet, Pargade, Péron, Secondat, Sigala et Urbanovitch), préface de Stéphane Courtois, directeur de recherches au CNRS, *Pilote* 24, 2007.
- Gillot (Jean-Jacques) et Maureau (Michel), « Résistants du Périgord. 1500 notices inédites et illustrées » (rubriques sur Chapdeville, Choiseul-Praslin, Goldman, Lanxade, La Bardonnie, Mangel, Michelet, Péron, Secondat, Sigala et Urbanovitch), préface de Gérard Fayolle, président de la SHAP, éditions Sud-Ouest, 2011.
- Gillot (Jean-Jacques), « Chroniques des années de guerre en Périgord. Occupation, Collaboration et Résistance », de Borée, 2011, préface de Jean-Marc Berlière, professeur à l'université de Bourgogne (chapitre sur Lapuyade, variations sur Sigala, Jean et Claude Maubourguet)
- Gillot (Jean-Jacques) et Audoux (Pascal), « Le suaire de Cadouin », *in* « Les mystères du Périgord », préface de Jacques Lagrange, de Borée, 2013.
- Gillot (Jean-Jacques) et Lagrange (Jacques) (†), « On l'appelait « Doublemètre ». Mercenaire de l'Épuration en Périgord, homme des arts à Paris », préface de Jean-Marc Berlière, *L'Îlot*, 2018.
- Gillot (Jean-Jacques), Boddart (Francis-André) et Lachapelle du Bois (Guy-Francis), « Los Embarbelats. Plus d'un millier de prisonniers de guerre parmi beaucoup d'autres. Périgord, 1939-1945 », *L'Îlot*, 2019, préface de Christian Bonnet, professeur à l'université de Clermont-Ferrand (variation sur Cheyner *in* rubrique relative à Thaon ; rubriques sur Albe, Lanxade, Secret, Sigala, Villot et le policier allemand Hambrecht).
- Lagrange (Jacques), « 1944 en Dordogne », *Pilote* 24, 1996.
- Laroche (Jean-Pierre), « Les organismes collaborateurs » *in* Beaubatie (Gilbert) et Gillot (Jean-Jacques), contributeurs et directeurs de recherches, « Le Périgord d'une guerre mondiale à l'autre », suivie et préface de Stéphane Courtois, Geste éditions, 2014.
- Laroche (J.P.), « Chroniques des années de plomb en Périgord », préface de J.J. Gillot (à paraître).
- Penaud (Guy), « Dictionnaire biographique du Périgord », Fanlac, 1999.
- Rials (Stéphane), « Oppressions et résistances » (variation sur Marius Lévy), PUF, 2008.
- Serre (Pascal), « 100 Félibrées du Périgord », *L'Îlot*, 2019.
- Bulletins trimestriels de la Société historique et archéologique du Périgord, 1926 et 1940.
- « Sud-Ouest », édition Dordogne, 3 août 2019 (à propos de la réédition du premier livre de Jean Maubourguet)
- « Who's who in France » (Patrice Maubourguet)

Jean Galmot aventurier! Par Michel Dupuy

C'était ainsi qu'il se présentait. Effectivement, c'était un aventurier, en effet, il avait été journaliste, orpailleur, forestier, aviateur, explorateur, géologue, botaniste, et même homme politique. Elu député, il avait eu des responsabilités importantes au sein de nombreuses commissions, il avait défendu le droit des femmes et dans le but de renflouer les caisses de l'Etat, inventé la loterie nationale, proposition qui, estimée contraire aux bonnes moeurs avait été rejetée par la commission des finances. Donc, Jean Galmot était une sorte d'Indiana Jones, mais il était également un poète et un écrivain de qualité. Gaston Monnerville, guyanais qui fut surtout connu comme sénateur et président du sénat et qui l'avait bien connu, on verra plus loin dans quelles conditions, dira de lui : « c'était une homme d'action, en même temps écrivain de talent, rêveur d'aventures, poète envoûté par la légendaire forêt guyanaise. » Bien entendu, comme tout homme, son comportement n'avait pas été irréprochable, marié, il avait délaissé sa femme et son fils pour se consacrer à une existence aventureuse, il avait eu plusieurs maîtresses et il avait fréquenté des hommes peu recommandables tel Alexandre Stavisky, celui-ci ayant sans doute vu en lui un personnage intéressant pour ses manoeuvres illicites.



Jean Galmot à trente ans

Jean Galmot est né à Monpazier le 2 juin 1879. Son père est instituteur. Il va faire des études très sérieuses dans différents établissements et, pour finir, au lycée Malherbe de Caen où il préparera l'école normale supérieure.

Il apprendra plusieurs langues et il sera capable de parler presque couramment l'italien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand. Cependant, il se voit mal devenir enseignant dans un lycée de province, alors, il abandonne son projet d'intégrer l'école de la rue d'Ulm et il accepte un poste de précepteur, tout d'abord dans les Vosges, puis à San Rémo, en Italie.

Se retrouvant sans travail, il va avoir l'occasion de devenir journaliste à Nice et, après avoir commenté les faits divers, « les chiens écrasés », selon l'expression consacrée, il va bientôt avoir sa signature en première page du Petit Niçois, le journal qui l'emploie.

C'est sans doute à partir de ce moment-là que son talent d'écrivain va se révéler. Tout d'abord, il va être chargé d'une chronique appelée « Choses locales » concernant l'actualité à Nice et sur la Côte d'Azur, dans laquelle il n'hésitera pas à brocarder les personnalités politiques et les notables de la région, ce qui évidemment lui donnera une certaine popularité.

Son goût de l'aventure l'incitera à écrire un article sur les milieux interlopes et les salles de jeux clandestins qui sont nombreux dans la région. C'est ainsi qu'il rencontrera Elmuth Wessel, un ancien lieutenant de l'armée allemande contraint de démissionner pour escroquerie et qui s'est mis au service du contre-espionnage français. Cet espion lui apprendra que Dreyfus est innocent et il lui révélera même le nom du véritable coupable. Bien entendu, Jean Galmot écrira à Jean Jaurès pour l'informer et il fera paraître dans Le Petit Niçois plusieurs articles démontrant, avec preuves à l'appui, l'innocence du malheureux capitaine. Au sujet de cette affaire, après sa déposition, son nom apparaîtra dans les arrêts de la cour de cassation. C'est ainsi que Jean Galmot aura acquis une assez grande notoriété, mais il ne va pas se reposer sur ses lauriers et il va se lancer dans une série de soi-disant reportages dus uniquement à son imagination et qui passionneront les lecteurs. Sous sa plume inventive vont naître un pseudo-calabrais violeur de vieilles dames, puis des malandrins qui terrorisent toute la région. Finalement ses articles vont être tellement pris au sérieux que la police va enquêter et que l'on va même mettre à la disposition du préfet du département une compagnie de chasseurs alpins pour s'emparer des fameux Bandits de Pégonas. En fin de compte ses histoires ayant pris une trop grande importance auprès du public, il devra les interrompre. Qu'à cela ne tienne, il va enchaîner avec un feuilleton « La Redoute Rouge » qui aura énormément de succès et puis il publiera un livre, « Nanette Escartefigue, histoire de brigands ». Désormais, célèbre, il va être reçu dans les salons à la mode, ce qui lui permettra de rencontrer Marianne, la fille d'un ambassadeur américain, monsieur William Alexandre Heydecker. Entre les deux jeunes gens, il va se créer une idylle et bientôt, le 25 octobre 1905, ils vont se marier. Cependant Jean Galmot a pris quelques mauvaises habitudes, et, en compagnie de son épouse, il fait un peu trop la fête et il fréquente les salles de jeux, dilapidant son argent et la dot de sa femme. Comportement qui n'est pas du goût de monsieur Heydecker qui veut y mettre le holà. Hors celui-ci, possède une mine d'or dans le nord de la Guyane, alors il décide d'envoyer son gendre pour vérifier la bonne marche des travaux. Il obtiendra même pour lui une mission officielle : étudier les problèmes d'exploitation et de main d'œuvre du bassin de la Mana. La Mana est un fleuve dans le nord de la Guyane.

Pour se rendre en Guyane ce n'est pas facile. Jean Galmot sera obligé d'aller prendre un cargo à Amsterdam. Le Van Dick. A bord, il n'y a que deux passagers, lui et une femme, énigmatique, qu'il surprend parfois le soir pleurant accoudée au bastingage. C'est peut-être cette femme qui lui inspirera le roman, « Quelle étrange histoire », qu'il écrira en grande partie lors de l'interminable voyage jusqu'en Amérique du sud. Dans ce roman, il va imaginer un dialogue avec le bateau dont il dira dans son ouvrage « le Van Dick a l'aspect d'un vieux très propre qu'on lave à grande eau et qui est changé de linge tous les jours ». Le vieux cargo lui dit:

- Tu penses que tu es quelque chose, tu t'agites, tu rêves, tu te gonfles d'orgueil et tu n'es rien.

Et plus loin:

- ... elle pleure. Le secret lui fait moins peur, maintenant qu'elle l'a dit au vent qui passait... au vent, c'est à dire à tout l'univers.

La fin de ce livre sera située sur le Maroni, au milieu des orpailleurs, des indiens, des forçats.

Finalement, via Paramaribo et Cayenne, avec tous les problèmes pour se déplacer de l'époque, Jean Galmot arrivera à Saint Laurent du Maroni, quartier général du bagne. Par la suite, en pirogue, véritable expédition qui lui permettra de découvrir la forêt amazonienne avec les

animaux, les insectes féroces, il regagnera le placer Elysée –un gisement aurifère- qui appartient à son beau-père. Là, l'ambiance qui règne parmi les orpailleurs, lui inspirera un deuxième roman « Un mort vivait parmi nous » qu'il ne terminera que beaucoup plus tard et dans lequel on peut lire au sujet des orpailleurs : « Leurs yeux auront des regards aigus de convoitise, les plis de leurs visages frémiront devant l'or étalé... toute leur vie n'a qu'un seul objectif : l'or. »

En Guyane, où il restera six mois, Jean Galmot ne perdra pas son temps. Dans le cadre de sa mission il étudiera sérieusement tout ce qui l'entoure et, à son retour en France, il donnera plusieurs conférences et il écrira des articles pour « le Temps » et « Illustration ». Cependant, devenu un autre homme, envoûté par la Guyane, il ne pensera qu'à repartir. Laisant en France son épouse et son fils né pendant son absence, et qui est handicapé, il réalisera rapidement son vœu en prenant un emploi de simple commis dans une entreprise de fabrication de parfum à partir du bois de rose. A Cayenne, non seulement il va se familiariser avec l'exploitation forestière, mais aussi avec les bois précieux, le balata pour fabriquer le caoutchouc, la culture de la canne à sucre, la fabrication du rhum, l'orpaillage évidemment. Et puis très vite il va créer sa propre entreprise pour mettre en œuvre à son profit tout ce qu'il vient d'apprendre. En quelques années les établissements Jean Galmot vont prendre une dimension internationale, avec plusieurs succursales, des usines, des navires qui transportent ses productions. Il aura même des hydravions pilotés par des casse-cou qui, pour aller chercher l'or, oseront se poser sur les fleuves en pleine forêt amazonienne. A Paris, à Sarlat, à Carcassonne, dans le Lot, il va fonder des établissements pour assurer le traitement des matières premières importées, l'or, la gomme de balata, les bois précieux pour l'ébénisterie. Par ailleurs, toujours intéressé par les lettres, il remettra à flots une maison d'édition, «Les libraires français », et il financera un hebdomadaire, « La rose rouge », auquel collaboreront des écrivains célèbres, Paul Claudel, Francis Carco. C'est à Paris, dans le huitième arrondissement, qu'il va d'abord établir son poste de commandement, puis dans un immeuble des Champs Elysées. Ses deux frères, professeurs, vont quitter l'enseignement pour venir l'aider. Il va acheter le château de Montfort non loin de Sarlat où, lorsqu'il est en France, il reçoit ses amis.

Bien entendu, il a de nombreux employés, trois mille, qui, non seulement ont les plus hauts salaires, mais encore ont droit à une participation aux bénéfices. En outre, il va favoriser la création de syndicat et il pratiquera une politique sociale et d'assistance médicale, notamment il fait appliquer en Guyane la loi sur les accidents du travail. A ce sujet, Gaston Monnerville écrira : « Avant Galmot, un employé de chez Zéphir, un entrepreneur local guyanais, s'il avait la main coupée, était tout bonnement renvoyé ». Et dans « Rhum », le livre de Blaise Cendrars qui lui est consacré, on peut lire : « il traite les indigènes avec un tact fait de bonté et de dignité ». C'est pourquoi en Guyane tout le monde l'adore. On l'appelle Papa Galmot.

Et puis, en 1914, c'est la déclaration de guerre en Europe. Naturellement l'entreprise Galmot va répondre à la demande de matières premières, de sucre, de rhum dont, sur les champs de bataille, les soldats font une grosse consommation, sans oublier la grippe espagnole qui sévit encore plus méchamment. Depuis la Guyane, Jean Galmot fera de gros envois, mais à vil prix et, non seulement il sera accusé de démoraliser le marché, mais ses navires ne pourront pas accéder à certains ports, ce qui n'empêche pas que, après la fin du conflit, il sera accusé d'avoir été profiteuse de guerre. Par ailleurs, ce n'est pas seulement sur le plan économique qu'il va se faire des ennemis. En 1915, suite à sa demande d'incorporation dans l'armée qui lui a été refusée du fait qu'il a déjà été réformé, on va lui confier une mission d'inspection et de propagande en Amérique Centrale. C'est ainsi que dans les ambassades qui représentent la France, il va faire des découvertes singulières qu'il notera dans son compte rendu : un des ambassadeur est déserteur, un autre est à la tête d'une firme allemande, un troisième est de nationalité allemande, une quatrième ambassade est gérée par la gouvernante du responsable

et elle aussi est allemande. La divulgation de ces informations ne sera évidemment pas du goût de certaines personnalités.

Après la fin du conflit, il va y avoir des élections législatives et, à la demande de tous, Jean Galmot va se présenter. Le 30 novembre 1919, il sera élu député de la Guyane, et, ainsi qu'on l'a vu précédemment, il sera très actif.

Bien entendu, par son activité débordante, ses actions humanitaires, ses révélations, Jean Galmot a dérangé pas mal de monde dans les plus hautes sphères de la finance, du commerce, et même de la politique. Alors, on va s'acharner à sa ruine. Il sera dénoncé comme profiteur de guerre, et il va se retrouver devant un tribunal. Il sera défendu par Maître Robert, assisté par Maître Monnerville, alors jeune avocat. La partie adverse est représentée par Pierre Laval, celui qui plus tard fera une carrière politique et sera tristement célèbre. A maître Robert, il dédiera son livre « Un mort vivait parmi nous ». Au début de ce livre, il écrira :

« Maître vous m'avez demandé un mémoire...

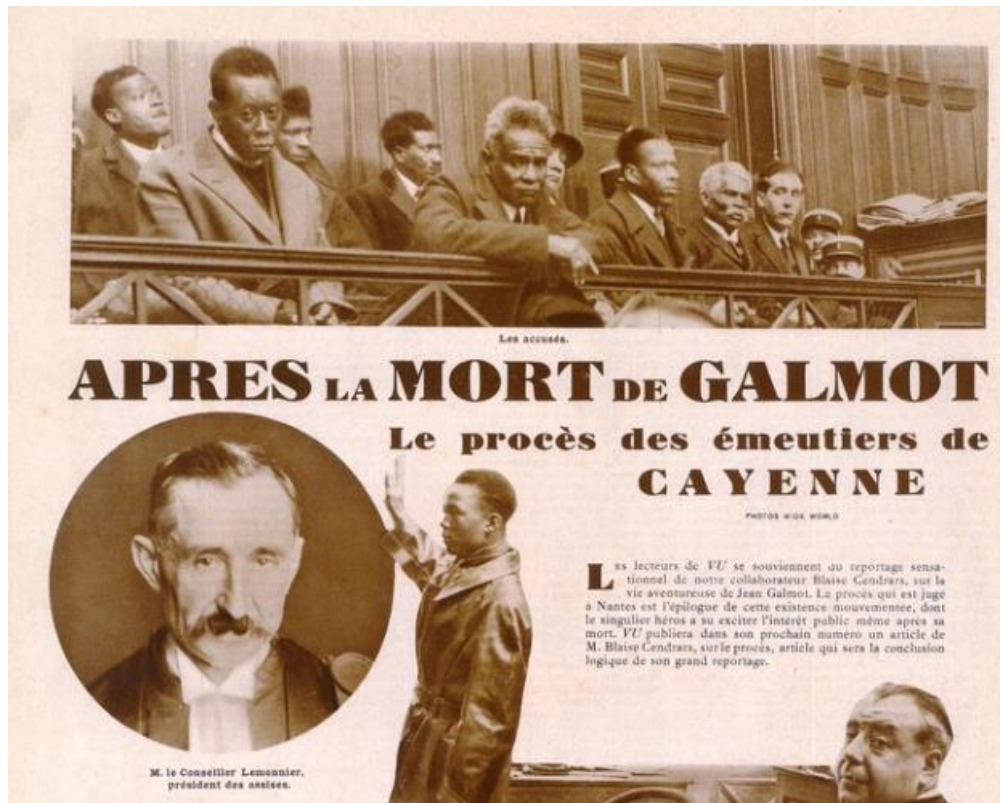
Dans la nuit qui m'enveloppe, je n'ai trouvé que ce rêve semblable au fond de mon âme à un fleuve phosphorescent un soir dans la jungle. Pendant que les pirates se partagent le butin, j'écris ce qui remplit ma vie. Tout le reste n'est rien.

Maître voici le livre de l'aventure, je vous l'offre. »

L'instruction de son affaire prendra deux ans durant lesquels, étant malade, il a un ulcère à l'estomac, il sera interné dans un hôpital. Durant son internement, il consacra son temps à la rédaction d'un autre livre, un récit autobiographique intitulé « La double existence » dont on ne retrouvera que quelques pages. Ce manuscrit était-il à ce point sulfureux que certains aient eu intérêt à le faire disparaître ? On peut lire dans la préface.

« Je n'ai pas pour objet, en écrivant ce récit, d'instruire le public. Que peut-on enseigner ? Dénoncer les crimes de l'argent est une gageure dans un pays soumis à une oligarchie financière à qui appartiennent toutes les forces agissantes : la justice, la presse. Que peut-on attendre d'un peuple domestique ? L'esprit ne connaît d'autre nourriture que l'esprit de nos maîtres. J'écris pour ceux qui plus tard voudront connaître l'histoire de ces temps corrompus. »

A son procès, on va parler d'acquiescement, mais les représentants du gouvernement qui l'accusent et qui veulent sa perte, ne pouvant perdre la face, il sera condamné à un an de prison avec sursis et 10000 francs d'amende. En outre il aura à payer 23 millions d'impôts. Afin qu'il puisse s'acquiescer de cette somme, ses biens seront bradés. C'est ainsi que n'ayant pu s'occuper sérieusement de ses affaires et ses détracteurs s'acharnant à le déposséder, il sera ruiné. Jean Galmot va alors vivre des moments difficiles. Toutefois, il va se ressaisir et appuyé par le peuple Guyanais, il va à nouveau se présenter aux élections législatives, mais le pouvoir en place à Cayenne, ainsi que les notables qu'il dérange ne veulent pas de lui. Les élections seront truquées. Un peu plus tard, après de graves remous parmi les guyanais, il se présentera aux municipales et finalement il sera élu maire de Cayenne. Un mois plus tard, le 6 août 1928, il va rendre l'âme, certainement assassiné. Ce qui va immédiatement déclencher une émeute. Il y aura de gros dégâts et même des morts. Quatorze agitateurs seront arrêtés. Transférés à Nantes, ils ne seront jugés que trente mois plus tard et, défendus par maître Gaston Monnerville, ils seront tous acquittés.



Pendant longtemps, il y a eu un doute sur les causes de la mort de Jean Galmot , à présent on est sûr qu'il a été empoisonné par sa servante sur ordre des notables guyanais.

En conclusion on peut citer un article paru à son sujet en 1936 dans « l'Observateur »:

« Ce caractère appartient aux hommes forts, non dépourvus de génie, qui n'ont jamais eu peur dans leur vie. Ils passent dans un pays comme l'ouragan des tropiques ; ils bousculent, bouleversent tout sur leur passage, parfois, ils y restent en martyr; parfois on les voit gravir les marches de l'échafaud ; parfois ils sont conduits sous l'arc de triomphe; ce sont les libérateurs des mondes, des Bolivar, dont les noms sont immortalisés. »

Je voudrais terminer en signalant que, à Cayenne, sa tombe est toujours fleurie et qu'il existe un rond-point Galmot, la statue Galmot, la zone industrielle Galmot.



LE CINÉASTE LÉON POIRIER
ET SES « VRAIES » IMAGES DE LA BATAILLE DE VERDUN
par **Brigitte Delluc et Gilles Delluc**

À l'automne de sa vie, le cinéaste Léon Poirier (1884-1968), ami de Louis Delluc, a passé une bonne trentaine d'années à Urval, en Dordogne. Il y a tourné un film, il s'y est investi dans la vie locale, y compris dans la Résistance. Il y a écrit les 2 gros volumes de ses mémoires et il repose dans le petit cimetière du village.

Il est aujourd'hui assez oublié. Pourtant, il y a presque un siècle, en 1928, après de nombreux autres films, tournés en pleine nature tel le reportage de La Croisière noire, il a été le premier en France à montrer sur l'écran les « vraies » images de la Grande Guerre. Des images extraites des archives de l'Armée, mais – le plus souvent – « rejouées » par d'authentiques anciens poilus, sur le vrai champ de bataille de Verdun, encore totalement dévasté. Pour offrir aux jeunes une représentation critique de la guerre, tout en rappelant le courage et les souffrances des soldats des deux camps.

Une première ! Aujourd'hui encore, ces documents, si spectaculaires et si convaincants, sont souvent réutilisés, dans les films actuels, comme d'authentiques images prises sur le vif...

Cette belle aventure mérite d'être contée : 1 - en résumant d'abord la biographie de ce cinéaste ; 2 - en replaçant son étonnant Verdun, visions d'histoire dans le catalogue des films de la Grande Guerre, car certains l'ont influencé.

Périgueux, 1950. Dans la longue et belle salle, tout neuve, du cinéma *Le Paris*, place Francheville⁴, un cinéaste sexagénaire à la courte barbe et aux cheveux blancs, un peu voûté mais passionné, vient présenter son dernier film : *La Route inconnue* (1949). Comme l'un d'entre nous (GD), certains s'en souviennent peut-être...

Ce cinéaste, Léon Poirier (1884-1968), d'origine tourangelle⁵, est Périgordin depuis une quinzaine d'années⁶. Son film n'aura pas le succès escompté. L'auteur lui survivra en Dordogne durant deux décennies.

Il présentait un film d'aventures. Celles d'un jeune homme qui, en 1883-1884, explora clandestinement le mystérieux Maroc, alors interdit aux chrétiens. Guidé par un vieux rabbin, il avait appris l'hébreu et s'était déguisé en pauvre juif, errant sur les pistes. Peu avant, au terme de quelques années fort dissipées dans la cavalerie, il avait démissionné de l'armée française. Sous le grand soleil, il allait découvrir la soumission des musulmans à Dieu et la solitude des déserts. Il allait s'engager dans un étonnant parcours spirituel. Mais, au retour, il ne manqua pas de rédiger un rapport illustré à la Société de Géographie⁷ : il servira à préparer le protectorat français de 1912.

Le lecteur aura reconnu ce jeune vicomte : de souche périgordine lui aussi, il se nomme Charles de Foucauld de Pontbriand. C'est le futur ermite de Tamanrasset...

⁴ Cette salle a aujourd'hui disparu.

⁵ On l'a souvent dit « neveu » de Berthe Morisot. En fait, sa cousine Jeannie était la nièce de cette impressionniste et elle épousera Paul Valéry (Poirier, 1968, p. 190 ; Hugues, 1986, p. 107).

⁶ Auparavant, cette « personnalité bien parisienne » habitait en fait le Beauvaisis (Fescourt, 1959, p. 320).

⁷ Sa *Reconnaissance du Maroc* obtint la médaille d'or de cette docte société.

Léon Poirier, des Champs-Élysées au *Penseur* de Rodin

En 1950, Léon Poirier a derrière lui de brillantes études et une belle carrière. D'abord secrétaire général du *Gymnase*, il est devenu directeur-fondateur de la *Comédie des Champs-Élysées*⁸. Sans grand succès. Heureusement, en juillet 1914, « dans le naufrage des Champs-Élysées, dit-il, j'ai pu, grâce à Léon Gaumont, grimper *in extremis* dans un canot de sauvetage : le Cinématographe ». Il devient en effet réalisateur de films, muets puis parlants⁹.

C'est le tout début d'une œuvre cinématographique abondante, mais aujourd'hui oubliée du grand public. Selon son collègue Marcel L'Herbier, « ce gentil barbu aux yeux naïfs, affable et conciliant », tourne d'abord de petites bandes en extérieur, à la tranquille mode suédoise, avec « ce sens du paysage qui fera la gloire de quelques jeunes "cinégraphistes" ».

Ses premiers films sont « souvent teintés d'asiatisme littéraire et d'exotisme de luxe, et revisités par un décorateur, avec une aspiration confuse vers d'autres lointains ».¹⁰ Entré grâce à des relations familiales¹¹ chez l'impérieux et glacial Léon Gaumont, il œuvre comme metteur en scène, puis comme directeur artistique jusqu'en 1923. Il prend la suite de Louis Feuillade, le génie des films à épisodes.

Voici, en 1915, un film vraiment nouveau, intellectuel sinon d'avant-garde, qu'apprécie Louis Delluc : *Le Penseur*. Un homme, hanté par la statue de Rodin, lit dangereusement dans les pensées d'autrui... C'est « une œuvre assez simplette », non sans intellectualisme et préciosité¹², avec une débauche de surimpressions et de fondus enchaînés, dans le clair-obscur de la vieille pellicule orthochromatique. Ce conte philosophique a du succès : il est bien dans le goût du moment de fouiller les âmes¹³.

Léon Poirier, de la Grande Guerre à nos colonies d'Afrique

Puis, après quatre années de guerre au front comme officier¹⁴, ce sont « des bandes émouvantes et belles »¹⁵ d'après de grands auteurs (Lamartine, Chateaubriand) : elles plaisent au public et témoignent « d'un homme au talent épais et consciencieux, d'un bon artisan »¹⁶. Poirier tourne toujours dans la nature, sans studio ni assistant, comme Louis Delluc et contrairement à leurs contemporains Marcel L'Herbier et Abel Gance.

Au début des années 1920¹⁷, Léon Poirier fonde et préside le Club français du Cinéma pour les professionnels, avec Louis Delluc, Léon Moussinac et le jeune René Clair. Il écrit pour le journal *Cinéa* de Delluc¹⁸. Poirier tente d'imposer son ami Delluc et lui facilite le tournage en une semaine (mais pas gratuitement) du très novateur *Fièvre* (1921), aux majestueux studios Elgé de Léon Gaumont, aux Buttes-Chaumont. Delluc sera bientôt à la tête de l'Avant-garde du cinéma muet.

Après avoir tourné *L'Affaire du courrier de Lyon* (1923), diffusant les preuves de cette erreur judiciaire vieille de plus d'un siècle, Poirier a le mérite de s'orienter vers le

⁸ Liée au sort du *Théâtre* du même nom, elle se nomma même, le temps d'un hiver, *Théâtre Léon Poirier*.

⁹ Poirier, 1968, p. 142.

¹⁰ Fescourt, 1959. Voir aussi Leprohon, 1947, p. 52 ; Delluc, 2002, p.189.

¹¹ Jeanne *et al.*, 1947b, p. 371.

¹² Bardèche *et al.*, 1964.

¹³ Jeanne *et al.*, 1947b, p. 374.

¹⁴ D'abord réformé (pour séquelles d'une pleurésie et graves brûlures dans son auto), il est pris « bon pour le service » dès octobre 1914, sur sa demande insistante, car il sait conduire. Nommé au 80^e d'Artillerie lourde, il termine la guerre comme lieutenant et reçoit la croix de guerre.

¹⁵ Leprohon, 1961, p. 66.

¹⁶ Bardèche *et al.*, 1964, p. 211.

¹⁷ Delluc, 2002, p. 146 et 241, note 246.

¹⁸ Delluc, 2002, p. 260 et 362-363. C'est dans cette revue que, le 27 mai 1921, Louis Delluc propose le mot « cinéaste ».

documentarisme exotique : « Ce n'est pas un scénario que l'on emporte dans ses bagages, c'est une œuvre que l'on construit en route », dit-il¹⁹. Depuis toujours, il rêve d'un cinéma « meilleur artistiquement et plus utile socialement »²⁰. N'ayant pas pu participer au tournage au Sahara de *L'Atlantide* (1921) de Jacques Feyder et « tournant le dos aux artifices du cinéma parisien [et] à l'avant-garde impressionniste »²¹, il réalise en Afrique un grand et « très habile »²² film de reportage (30 000 m de pellicule impressionnée pour 1 800 m de film)²³ sur *La Croisière noire* de la Mission André-Citroën en auto-chenilles (1926) : un périple de 18 000 km en 8 mois, sans dépasser 32 km/h, de Colomb-Béchar au Cap et à Madagascar..

C'est là, à Béni Abbès, à plus d'un millier de kilomètres d'Alger, en montant à l'ermitage du père de Foucauld, qu'il trouve, dit-il, son « Puits de Jacob », marqué par la profonde empreinte du désert : « Le désert n'est pas qu'une toile de fond »²⁴. Grand succès du film : on en admire autant la qualité technique que la richesse et les regards neufs qu'il apporte sur l'univers africain, encore qu'il insiste plus sur les paysages que sur les difficultés de cette expédition et sur le contact avec les indigènes²⁵.

Peu après, en 1928, c'est un grand film de guerre (*Verdun, visions d'histoire*), qui reste son titre le plus connu et dont nous allons reparler. Dans les années 1930, des films très classiques suivent et exaltent l'histoire de nos colonies, mais sans recours au romanesque : *L'Appel du silence*²⁶ et *Brazza ou l'Épopée du Congo*²⁷, d'autres films sur Madagascar et l'Éthiopie²⁸ et *Sœurs d'armes*, à la gloire de l'héroïque Louise de Bettignies²⁹ (fig. 1 a et b).

Dans plusieurs domaines, Léon Poirier est donc un grand précurseur du cinéma muet³⁰, bien qu'« un peu de frémissement fait défaut à son inspiration »³¹. Il est honoré du très académique Grand Prix du Cinéma français pour *L'Appel du silence*. Cette exaltation patriotique lui fait quelque tort et Georges Sadoul surnomme volontiers Poirier « le cinéaste officiel de la III^e République »³². D'où, sans doute, son oubli actuel, un peu injuste...

¹⁹ Jeanne *et al.*, 1947b, p. 379 ; Sadoul, 1990.

²⁰ Jeanne *et al.*, 1947b, p. 440.

²¹ Lherminier, 2012, p. 660 et 899.

²² Bardèche *et al.*, 1964, p. 294.

²³ En 1925, avec le reliquat de tout ce matériau, L. Poirier composera un autre documentaire, *Amours exotiques* (Lherminier, 2012, p. 940).

²⁴ Poirier, 1968, p. 238 sq et 252. Malgré le souhait de son compagnon de cette *Croisière noire*, le père Teilhard de Chardin, ce n'est pas Poirier, mais André Sauvage qui tournera en Asie le film sur *la Croisière jaune* (1931-1933). Il en sera dépossédé par Citroën. L. Poirier en refera le montage final et en recueillera les félicitations, tandis que le malheureux auteur se réfugiera dans l'agriculture...

²⁵ Il a laissé aussi de très nombreuses pages sur l'Afrique et Madagascar. Il emmène son interprète gabonais Sossa en Périgord (Poirier, 1953, p. 61-217 et 237-266 ; Fescourt, 1959, p. 324 ; Delluc, 2002, p.264).

²⁶ D'après le très bien-pensant académicien René Bazin. Un « film-mémorial » sur le père de Foucauld, d'une grande rigueur historique, réalisé par souscription et grâce au général de Castelnau, *alias* le « capucin botté » selon Clemenceau (Poirier, 1968, p. 284).

²⁷ Un film colonial bien fait (Tulard, 1997, p. 375). L. Poirier est encouragé par Georges Mandel, alors ministre des Colonies.

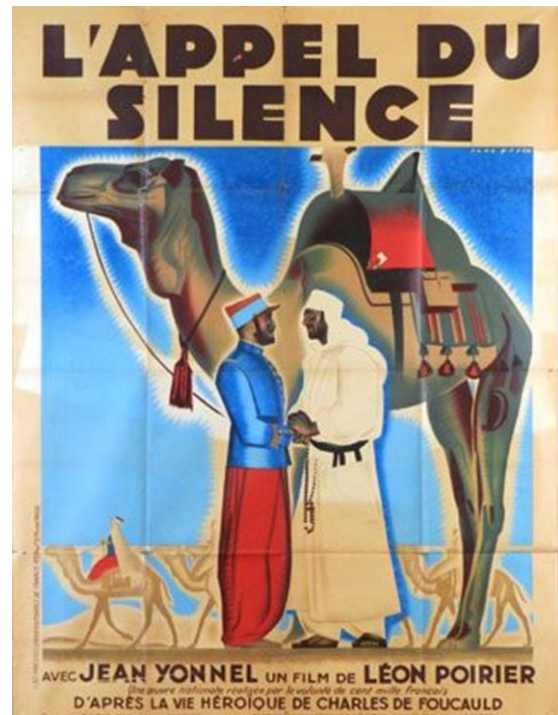
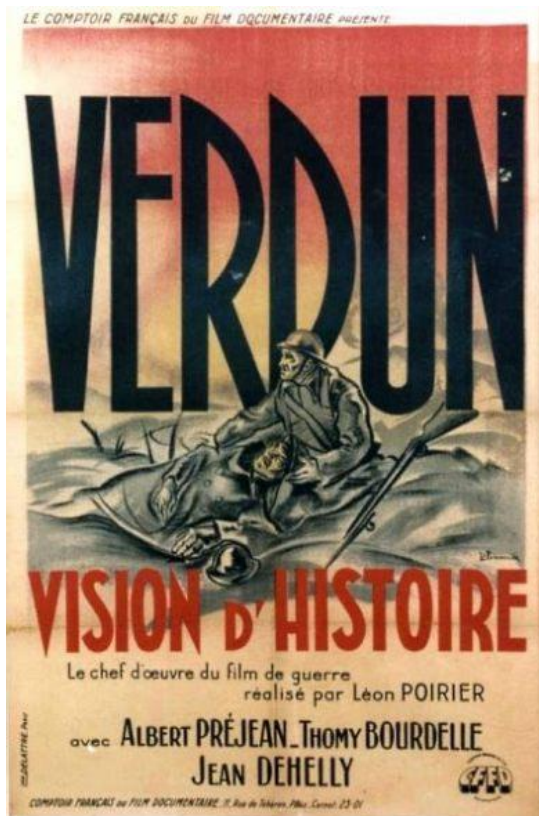
²⁸ Boulanger, 1975, p. 122-127.

²⁹ Depuis Lille occupée, elle renseignait les Anglais sur les opérations de l'armée allemande. Elle sera fusillée. Succès du film à l'Opéra en présence du général Weygand, mais accueil très mitigé du public en cette année 1937 (Poirier, 1968, p. 325).

³⁰ Fescourt, 1959, p. 329.

³¹ Fescourt, 1959, p.326.

³² Delluc, 2002, p. 364 et 392.



En Périgord : un film pétainiste et la Résistance dans la Bessède

En 1936, le cinéaste part, presque par hasard, pour passer 48 heures à Urval, sur les coteaux de la vallée de la Dordogne, mais il profite du voyage pour saluer, au château de Bridoire, la marquise de Foucauld de Lardimalie, tante du père de Foucauld³³. Il demeure une semaine en Périgord et acquiert « des bâtisses abandonnées et dix hectares de brousse » à la veuve octogénaire d'un marchand drapier de Bergerac : une « maison de maître », dit-il, ou plutôt une grande ferme délabrée.

Léon Poirier a 52 ans. Sa maison d'Urval devient habitable dès 1938. Il va passer là une longue et pieuse retraite (il dit même s'y être « enterré ») et devenir un maire très estimé³⁴. Il y rédige le récit de sa carrière de cinéaste : *24 images à la seconde ; du studio au désert* (1953)³⁵. Après le décès de son épouse, il publie un dernier gros ouvrage, dont le titre dit bien son renoncement au 7^e art : *À la recherche d'autre chose* (1968). L'ancien élève de Sainte-Croix de Neuilly, toujours animé d'une ardente foi chrétienne, est bien désabusé par le cinéma. Il conclut : « Le cinéma peut se contenter d'un trompe-l'œil... Mais je ne peux me satisfaire d'un trompe-l'âme. »

C'est en Dordogne aussi qu'il tourne un film assez banal, *Jeannou*, sorti en 1943 : une jeune fille dans un beau château du Sarladais (Monsec, commune de Mouzens), un séduisant ingénieur, un gisement de lignite, un homme d'affaires véreux, le retour à la terre et de beaux paysages... et on devine la suite dans la bien pensante « France du Maréchal ». Cette œuvre

³³ Le château sera vendu peu après.

³⁴ Malgré la proximité de Cadouin et d'Urval (8 km), ce n'est pas là que les deux amis, Louis Delluc et Léon Poirier, se sont rencontrés. L'un a quitté Cadouin en 1898 et meurt à Paris en 1924 ; l'autre ne découvre Urval qu'en 1936 et nous quitte en 1968. C'est à Paris que les deux cinéastes ont fait connaissance.

³⁵ Les films anciens étaient tournés au rythme (approximatif suivant le « tourneur de manivelle ») de 16 images par seconde. Avec le parlant, la cadence est standardisée à 24 images par seconde. La projection actuelle des vieux films entraîne donc pour nous une grande accélération du mouvement, ce que pallie la « remise à cadence ». Pour ralentir, ce procédé double une image sur deux (16 + 16/2 = 24 images par seconde : le compte est bon, mais la cadence des vieilles bandes reste un peu rapide).

bien-pensante est parfois considérée, non sans exagération, comme un des « films-phares du pétainisme pur et dur ».³⁶

La vie en Dordogne va même entraîner Léon Poirier dans la Résistance : un *so british* et jeune officier, le *captain Jack*, lui demande d'héberger un officier allié parachuté dans une petite maison, voisine de sa belle demeure. Puis d'autres membres de l'État-major interallié profitent de cet abri, dont André Malraux lui-même. Bientôt le cinéaste propose son propre terrain pour un parachutage, « pratiquement dans son jardin ». Et ce n'est qu'à la Libération, qu'il découvre ses liens de parenté avec ce *captain Jack*. C'est Jacques Poirier, son propre cousin...³⁷

En outre, Léon Poirier devient le tuteur de son jeune voisin, notre ami Hubert de Commarque, après le décès de son père à Buchenwald. Mais, après le demi-échec de *La Route inconnue* en 1949, le cinéma, c'est bien fini. Il publie un livre sur saint François d'Assise (1956) et un autre sur saint Paul (1957). Il fonde la Maison des Champs de Saint François d'Assise.

Une anecdote témoigne de sa retraite. Un vieux monsieur s'arrête devant la plaque bleue à l'angle de l'école : « Qui est ce Léon Poirier ? » Un enfant répond : « C'est lui qui a donné à la commune une place pour jouer à la pétanque... Des films ? Non, mais il a mis à la mairie la télévision pour tout le monde... »³⁸

Léon Poirier sera inhumé en 1968 à Urval, auprès de Jeanne, son épouse.

La Grande Guerre et le cinématographe

Retour arrière ou plutôt *flash-back* : retrouvons la Grande Guerre portée à l'écran. En France, jusqu'ici, le cinématographe se résume à des actualités bidonnées, des comédies stupides, des films d'art théâtraux (où les frères bergeracois Mounet déclament des vers que personne n'entend) et des films à épisodes comme les *Fantômas* de Louis Feuillade. Bref, tout ce que déteste le jeune critique de spectacles Louis Delluc...³⁹

En 1914, malgré les *Actualités* de Pathé ou de Gaumont, on n'a guère de documents sur le début des hostilités (en Alsace, à Charleroi, sur la Marne...), remplacés par « une pléiade de fictions [...], œuvres cocardières, proches de l'imagerie d'Épinal »⁴⁰.

Au printemps 1915, le ministère de la Guerre et les producteurs de films créent, non sans difficultés⁴¹, la Section cinématographique (et bientôt photographique) de l'armée (la SCA) : il faut contrer la propagande allemande et archiver des images. La Grande Guerre est la première guerre médiatisée... mais pas de près. Bien en arrière du Front, les équipes opérateur-cadreur traînent la lourde et encombrante caméra à manivelle et le long trépied de bois. Ils enregistrent non pas les batailles, mais surtout les prises d'armes et les remises de décorations, les bombardements (filmés de loin), les soldats au repos ou montant lentement en lignes (souvent dans la boue), les tranchées ennemies (vides, après l'attaque)... Parfois ce sont des plans un peu plus animés, mais ils ont été filmés bien tranquillement, avant la guerre, durant des manœuvres. Le nitrate de cellulose des films, mis en poudre, est un puissant explosif sans fumée : il se fait donc rare.

À partir de la terrible offensive de la Somme en juillet 1916, l'autorisation d'aller aux avant-postes, près des lignes de feu, pour enregistrer de meilleures images - à montrer à l'Arrière -, est parfois accordée : nos canons de 75 entrent en action ; les soldats mettent la

³⁶ G. Sellier et N. Burch, 1999. *La drôle de guerre des sexes du cinéma français 1930-1956*. Paris, Nathan.

³⁷ Poirier J., 1992, p. 134-135.

³⁸ Poirier, 1968, p. 358.

³⁹ À partir de 1916, L. Delluc va découvrir les films américains (*Forfaiture, Naissance d'une nation, Intolérance...*), puis ceux des Scandinaves et même des Allemands. Suivant souvent leurs exemples, il deviendra « l'éveilleur du cinéma français ».

⁴⁰ Véray, 1995b, p. 243.

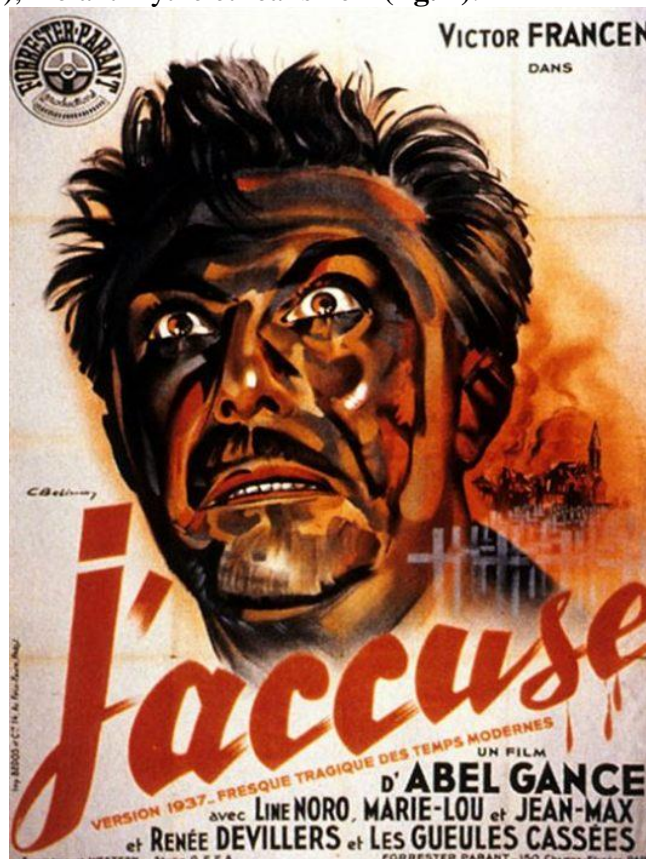
⁴¹ Sur l'insistance du journaliste Jean-Louis Croze et d'un professeur d'histoire, avec l'aide de quatre grandes maisons du film et, au début, les services de trois caporaux et d'un soldat comme opérateurs.

baïonnette au canon ; ils commencent à s'élaner à l'assaut, par-dessus le parapet de la tranchée... et hop !, reviennent aussitôt de la bataille (que nul n'a vue sur l'écran), avec des prisonniers (bien humainement traités), et quelques blessés (légers)⁴².

Le problème, c'est que « la guerre actuelle est dispersée, éparpillée », rumine le cinéaste Henri Diamant-Berger⁴³. Résultat : la censure n'autorise guère que des images pas trop violentes, susceptibles de rassurer les Français et de ranimer leur moral si besoin⁴⁴.

Le formidable Abel Gance : *J'accuse* !

Aucun film de guerre donc ? Mais si : « *J'accuse* est la courageuse exception. »⁴⁵ Pour Charles Pathé, Abel Gance fait un violent procès de la guerre dans ce grand film (1917-1918, présenté en 1919), mêlant mythe et réalisme⁴⁶ (fig. 2).



De ce premier réquisitoire du cinéma contre la guerre, chacun connaît la mélodramatique et emblématique scène - souffle hugolien et symbolisme outrancier - de la résurrection des morts au champ d'honneur de Douaumont : ces cadavres de poilus, vêtus de haillons, « innombrables, la figure terreuse et les orbites pleines d'étoiles », quittent leur sépulture à croix de bois, dans une immense plaine steppique, pour vérifier que leur sacrifice n'a pas été vain pour les planqués de l'Arrière⁴⁷. Ces soldats-acteurs sont 3 000 authentiques

⁴² Jeanne *et al.*, 1947b, p. 157 ; Véray, 1995b, p. 238.

⁴³ *Le Film*, n°116, 3 juin 1918, cité par Véray, 1995b, p. 242. Voici encore un ami de L. Delluc. En août 1918, il est envoyé par Clemenceau aux États-Unis pour organiser la distribution des *Actualités* françaises. Sa fille Colette épousera le Dr Jean Lassner, anesthésiste, futur propriétaire du château sarladais du Paluel. À Paris, dans les années 1960, ce dernier sera, avec l'un d'entre nous (G.D.), médecin de l'hôpital Cochin.

⁴⁴ Jeanne *et al.*, 1961, p. 196, 199-215.

⁴⁵ Jeanne *et al.*, 1947b, p. 166.

⁴⁶ Le vrai titre était *J'accuse, tragédie des temps modernes* (Fescourt, 1959, p.172).

⁴⁷ Dans la version pacifiste du film (1937), les cadavres français et aussi allemands, y compris des « gueules cassées », se relèvent pour effrayer les vivants et les dissuader de re-faire la guerre. Gance tentera de diffuser son film en Allemagne. Par lettre, la cinéaste Leni Riefenstahl, qui vient de filmer *les Dieux du stade* aux JO de Berlin (1936), lui dira l'impossibilité de réaliser son souhait.

poilus prêtés par l'armée pour tourner dans le Var, puis dans le saillant reconquis de Saint-Mihiel⁴⁸. Abel Gance, réformé et pacifiste, est assisté par Blaise Cendrars⁴⁹.

Louis Delluc ne trouve dans *J'accuse* que « des images bien faites, trop bien faites », et rapproche curieusement ce film du mélo *Forfaiture*⁵⁰. Dès 1918, il avait conseillé à son auteur : « Vous ferez de fortes choses. Ne cessez jamais de voir trop grand ! » Mais, tout de même, il est déçu par cette surabondante théâtralité d'Abel Gance⁵¹. Un peu plus tard, Georges Charenzol observera que « le goût pour le pathos désordonné et le lyrisme échevelé n'est absent d'aucune de ses œuvres »⁵².

Retenons que ce film-charnière, influencé par le roman *Le Feu* d'Henri Barbusse et dont le récit haletant rappelle la façon de David W. Griffith⁵³, « annonce le culte des morts et la volonté pacifiste des années 1920-1930 »⁵⁴. Mais, surtout, il se situe « entre une représentation classique en voie de perdition et des innovations formelles qui vont finir par s'imposer »⁵⁵ et préparer le grand *Verdun* de Léon Poirier.

En tous cas, dans ce film-monument (3 époques, 4 345 m), Gance a mis au point « un langage cinématographique elliptique, violent, emphatique, mais souvent fort »⁵⁶. Il proclame : « Le temps de l'image est venu. » Laurent Véray voit, dans *J'accuse*, « un film conforme aux aspirations de Charles Pathé et à l'air du temps », oscillant entre modernisme et imaginaire ancien, humanisme et nationalisme. D'où son immense succès et les controverses qu'il entraîna...⁵⁷.

Bientôt Gance va en user de même dans *La Roue* et dans *Napoléon* : ses deux grands films qui seront « un éblouissement de catastrophes », comme s'exclamera Henry Moussinac en 1925 : le lyrisme cinématographique et le paroxysme d'une carrière⁵⁸.

Tous les honneurs vont à Abel Gance : le film est présenté à l'Opéra le 4 mai 1919, devant le président Raymond Poincaré et les maréchaux Joffre et Foch. Mais, selon la presse, certains anciens poilus sont critiques : « Ce film immoral dénature le sacrifice de nos morts ».

Après la guerre, des films recherchent la vérité

La Grande Guerre, la Der des Ders... Soldat du Front ou civil de l'Arrière, chacun veut voir et savoir ce qui s'est vraiment passé. Au sortir de la guerre, des documentaires essaient de montrer ce qu'a été cette guerre et de fêter la victoire. La SCA propose des extraits d'actualités dans *L'Infanterie française dans la bataille* (1919) et, un peu plus tard, ses archives permettent parfois d'animer - un peu - plusieurs films, au titre bien explicite : *Verdun tel que le poilu l'a vécu*, *La Grande Épreuve*, *Les Hommes oubliés* ou encore *le Film du Poilu*⁵⁹. Le plus souvent, l'auteur ne dispose pas d'images authentiques, prises sur le vif, et il use de plans de fiction improvisés pour tenter de « reconstituer » l'action⁶⁰.

⁴⁸ Véray, 1995b, p. 245 ; Lherminier, 2012, p. 630.

⁴⁹ Réformé après l'amputation de son bras, le caporal légionnaire Cendrars sait ce qu'est la guerre. Dans *J'accuse*, il exhibe son moignon au premier rang de la « résurrection de morts ».

⁵⁰ La découverte de ce film du jeune Cecil B. DeMille l'avait conduit en 1916 à aimer enfin le cinématographe, détesté jusque là : « Ce film avait une âme », dira-t-il (Bardèche et al., 1964, p. 217 ; Delluc, 2002, p. 94).

⁵¹ Delluc, 2002, p. 105 ; Lherminier, 2012, p. 694.

⁵² Charenzol, 1930, p.174-175.

⁵³ Auteur américain notamment de *The Birth of a Nation* (1915) et de *Hearts of the World* (1918).

⁵⁴ Véray, 2008, p. 81-83.

⁵⁵ Albera et Gili, 2001, p. 203-207.

⁵⁶ Bardèche et al., 1964, p. 217.

⁵⁷ Véray, 1995b, p. 93-124 et 1996, p. 120.

⁵⁸ Jeanne et al., 1947b, p. 326 et 330. Deux détails peu banals : Séverin-Mars, le malheureux héros de *La Roue*, parfois comparé à Mounet-Sully dans *Œdipe* (Jeanne et al., 1947b, p. 479), mourra peu après la sortie de cet épuisant tournage ; l'extraordinaire et long *Napoléon*, projeté sur 3 écrans, prend fin juste au départ de Bonaparte pour la campagne d'Italie...

⁵⁹ Film très didactique, intitulé aussi *Cinq ans de la vie d'un Français mobilisé*.

⁶⁰ On lira les écrits de L. Véray et notamment son excellent article sur « Fiction et non-fiction dans les films sur la Grande Guerre » et *La Grande Guerre au cinéma* (Véray, 1995b et 2008).

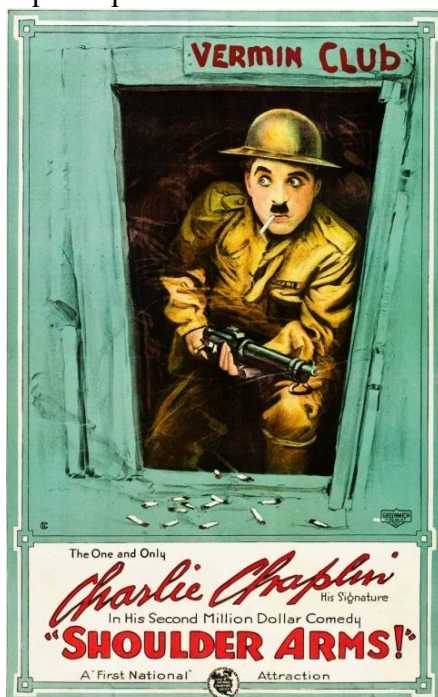
On veut satisfaire le mieux possible un public immense et exigeant : ce sont les six millions d'anciens combattants de la « génération du feu », sans compter leurs proches qui ne connaissent la guerre que par ouï-dire. Mais ces films comptent peu... Louis Delluc admire certains, faute de mieux, car ce sont parfois « d'ingénieux [sic] documents, et surtout d'admirables pages d'art »⁶¹. Il aime *L'Héritage de la France*, tourné dans le pays dévasté, car c'est la douloureuse histoire, non pas des soldats, mais des populations elles-mêmes : « Tous les caractères ont été pris sur le vif ; les habitants du pays y dépeignent leur propre tragédie. »⁶²

La Section cinématographique de l'Armée disparaît en 1920 au profit d'une société d'Archives d'art et d'histoire, désormais concessionnaire⁶³. La détente prêchée par Aristide Briand, « apôtre de la Paix », diminue le nombre des films consacrés à la guerre et la censure finit par les interdire à la fin de l'année 1927.

Cela provoque une relance des films de non-fiction, avec des documents provenant initialement de la SCA, très peu utilisés jusque-là, alors qu'outre-Rhin, certains films allemands compilent habilement fiction et non-fiction,

Deux grands films nous viennent d'outre-Atlantique

Deux autres films, américains, vont influencer les projets de Léon Poirier (**fig. 3 a et b**). C'est d'abord *Shoulder arms* (1918), autrement dit notre *Charlot soldat*, de Charlie Chaplin, cinéaste-acteur déjà bien connu par ses petits films⁶⁴. Plutôt qu'un film pacifiste, c'est une parodie héroïque : l'ennemi s'oppose à un Charlot désorienté, malmené surtout par ses supérieurs. Dans son livre consacrée à *Charlot*, Louis Delluc compare son héros à Molière et à Shakespeare et il a le mot juste : « Ce film justifie tout ce qu'on peut attendre du cinéma. Il ne met le feu à rien, n'accuse personne et il est bien plus sévère. L'ironie a beaucoup plus de force que l'apostolat. »⁶⁵



⁶¹ *Paris-Midi*, 13 juillet 1918, cité par Véray, 1995b, p. 242.

⁶² *Paris-Midi*, 16 octobre 1919, cité par Véray, 1995b, p. 248.

⁶³ Véray, 1995b, p.248. Aujourd'hui Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense (ECPAD).

⁶⁴ Steinle, in : Lescot et Véray, 2011, p. 53-56.

⁶⁵ Delluc L., 1921.

Un peu plus tard, aux États-Unis puis en Europe, *La Grande Parade* (1925), est la première grande fresque, romancée, du jeune King Vidor. C'est le premier film hollywoodien, critique à l'égard de la guerre⁶⁶. Premier au box-office, il va battre tous les records de recette et faire réfléchir les cinéastes français. On assiste, dans un camp puis dans l'autre, à la « vraie » guerre, reconstituée à l'Américaine par la Metro-Goldwyn-Meyer C^o. Pour une fois, l'ennemi n'est jamais diabolisé. Mais beaucoup, dont le communiste Léon Moussinac⁶⁷, font à ce film trois reproches : la violence des images (malgré une idylle entre un *marine* et une jolie paysanne française), l'absence des braves « poilus » français et le carton-pâte des paysages.

Charlot soldat, mais surtout cette *Big Parade* vont inciter Léon Poirier à tourner un « vrai » film de guerre : son *Verdun, visions d'histoire* sera comme l'antithèse de *La Grande Parade*⁶⁸. Ce sera le plus grand film français de l'après-guerre. Il sort en novembre 1928, en même temps qu'un beau livre (188 héliogravures) et des articles illustrés de *Cinémagazine* à son sujet (Poirier, fin 1927 et début 1928).

***Verdun, visions d'histoire* de Léon Poirier : un film « vrai » et innovant**

Le cinéaste Léon Poirier, ancien combattant lui-même⁶⁹, commence son film en 1927 et le continue l'année suivante, pour rendre hommage aux poilus lors du X^e anniversaire de l'armistice, car, affirme-t-il, « le cinéma est sans doute l'art le plus désigné pour combattre l'oubli ».

L'Allemagne vient d'entrer dans la Société des Nations. On aménage l'immense nécropole et l'ossuaire de Douaumont et on vient d'inaugurer le bâtiment protégeant la Tranchée des baïonnettes⁷⁰. C'est devant ce long bâtiment, bétonné comme un *bunker*, le 10 août 1927, que le cinéaste donne avec émotion « le premier tour de manivelle » devant une cinquantaine de notabilités civiles et militaires (**fig. 4 a et b**). Le tournage va durer un an. Ce sera, dit-il, « des *tableaux* reconstitués joués par des acteurs et avec des documents d'archives du SCA ». Ils seront animés, non par « des rôles du cinéma traditionnel », mais par des « figures » symboliques délibérément dépouillées des artifices habituels de l'écran et « donnant des expressions humaines aux forces en jeu ». On refusera toute complaisance dramatique,



La bataille de Verdun est devenue le symbole de cette Grande Guerre, meurtrière de près d'un million et demi de Français. Plus d'un millier de canons, environnant le saillant de

⁶⁶ Steinkle, *in* : Lescot et Véray, 2011, p. 61-62.

⁶⁷ Grand ami de Louis Delluc, qui ne partage pas toutefois son engagement politique. Il n'a pas l'habitude d'être indulgent.

⁶⁸ Jeanne *et al.*, 1947b, p. 379-380, note 4 ; Véray, 2008, p. 94-95.

⁶⁹ L. Poirier a servi sur le Front, notamment sur la Somme en 1916, mais pas à Verdun (Poirier, 1968, p. 184 ; Lherminier, 2012, p. 982).

⁷⁰ Lherminier, 2012, p. 330. Cet épisode tragique de la guerre (57 soldats enterrés à leur poste par des obus) est aujourd'hui très controversé, car, observe-t-on, « les obus disloquent davantage les tranchées qu'ils ne les comblent ».

Verdun, ouvrent le feu le 21 février 1916. But de ce formidable bombardement : s'emparer des forts et surtout saigner à blanc l'armée française (**fig. 5**). Le général Philippe Pétain, commandant Verdun jusqu'à mi-avril, est remplacé par Robert Nivelle : Pétain, écarté par Joffre, est promu à la tête du Groupe d'armée du Centre⁷¹. Le nouveau chef, assisté par Mangin et ses coloniaux, remplace d'abord la guerre d'usure par des rudes attaques brusquées : d'abord sans succès. Soulagé en juillet par l'offensive de la Somme, il reprend Douaumont et le mythique fort de Vaux. La contre-offensive française se termine le 19 décembre. La bataille de Verdun a fait 700 000 victimes, françaises et allemandes, dont 300 000 morts.



On veut garder le souvenir de ces temps douloureux mais glorieux, faire naître et diffuser les idées capables d'en éviter le retour. Après la guerre, les *Actualités* de Pathé-Journal présentent, comme d'habitude, des inaugurations de monuments, de beaux défilés militaires ou des images non agressives comme le départ des taxis de la Marne⁷².

Le film *Verdun, visions d'histoire*, film muet mais soutenu par la partition musicale originale d'André Petiot, scandé par quelques inter-titres et animé derrière l'écran par l'action des « bruisseurs », est dédié « À tous les martyrs de la plus affreuse des passions humaines, la guerre ». C'est « le plus important et le plus attendu de ces films de mémoire » sur la guerre 1914-1918⁷³. Il comporte trois « visions » évoquant toutes les phases successives et tous les hauts lieux de la bataille : la Force, l'Enfer et le Destin.

D'anciens poilus revivent sur le champ de la bataille...

Très habilement, Léon Poirier a choisi de marier et de bien amalgamer l'apport documentaire des archives de la SCA avec la fiction, fabriquée sur place de toutes pièces⁷⁴. Comme dans les actuelles « docu-fictions ». Mais, ici, les personnages de Poirier, choisis dans un camp et dans l'autre, sont plus des personnages symboliques aux prises avec l'histoire que les acteurs bien individualisés d'une tragique aventure : l'ancien « as » des Cigognes Albert Préjean est devenu *le soldat français*, héroïque et gouailleur ; le poète maudit Antonin Artaud est *l'intellectuel*, maigre et romantique ; l'ancien combattant berlinois Hans Bräusewetter est

⁷¹ Plus tard, Nivelle, après le sanglant échec de son offensive du Chemin des Dames, sera affecté en Afrique du Nord.

⁷² Véray, 1995a.

⁷³ Lherminier, 2012, p. 982.

⁷⁴ Parfois les archives avaient déjà été rejouées et mises en scène par la SCA (Puget, 2005 et 2007).

le jeune soldat allemand, contrastant avec un vieux maréchal du Reich ; le vieil André Nox est *l'aumônier français*.

Pour parfaire l'impression d'exactitude, les soldats sont tous d'anciens poilus anonymes, de rudes bidasses qui ont vécu la guerre et repris uniforme bleu-horizon, casque Adrian, godillots, Lebel, Rosalie, bidon et barda, et aussi des Allemands de tous grades en tenue *feldgrau* et casque lourd, sans maquillage ni « jeux » de théâtre. Les uns et les autres sont équipés du gros matériel de l'époque (canons, chars, avions, prêtés par l'État-major). Léon Poirier le raconte :

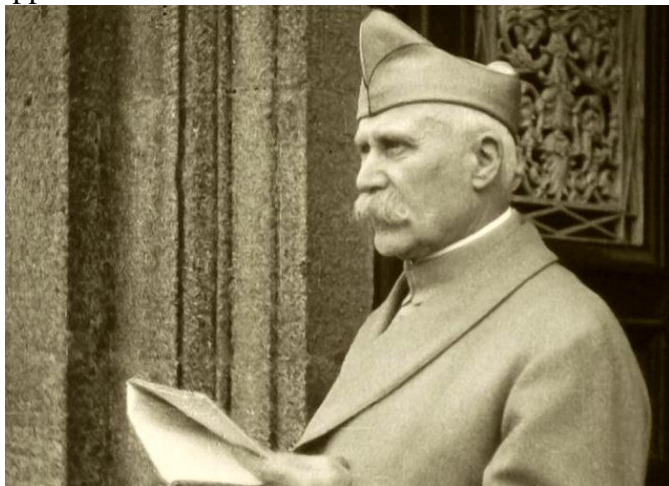
« En 1927, onze ans après la ruée allemande sur le bois des Caures, il restait encore bien des combattants. Ce furent d'ailleurs les survivants des Chasseurs de Driant eux-mêmes qui participèrent à la reconstitution des journées terribles...

« Les lieutenants Simon, Robin, le capitaine Vantroys et tous les anciens des 5^e et 59^e Chasseurs se rendirent à mon appel, les tirailleurs marocains de la garnison de Verdun et les jeunes recrues se mêlèrent aux poilus de la 42^e division, de telle sorte que Verdun ne fut pas joué, mais revécu.

« À l'exception bien sûr des deux artistes incarnant l'Épouse et la Mère (Suzanne Bianchetti et Jeanne Maris-Laurent), à l'exception aussi des plus de 60 ans comme André Nox et Maurice Schutz, interprètes et techniciens furent tous d'anciens soldats. [Ils] ne firent que remettre leur uniforme.

« Les Allemands eux-mêmes, Hans Brausewetter en tête, furent de vrais Allemands. Je connus l'étrange sensation de commander à Berlin un défilé authentique au pas de l'oie. »⁷⁵

Certains chefs ont été naguère filmés par la SCA (Joffre, Foch, Nivelle et un peu Guynemer dans son *Vieux Charles* et Driant⁷⁶) ; d'autres archives font intervenir « en vrai » le Kaiser Guillaume II, le Kronprinz et Hindenburg. Pétain, lui, « fait l'acteur » et rejoue complaisamment son propre rôle sur les marches de son ancien PC de Souilly, à 20 km du Front⁷⁷ (**fig. 6**). De même, son très efficace prédécesseur, le général de Castelnau, fait une courte apparition : il sera l'oublié de Verdun...⁷⁸



⁷⁵ Poirier, *Biographie*, LIPS.

⁷⁶ Avant 1914, sous le pseudonyme de *Danrit*, Émile Driant écrit des livres d'anticipation sur les guerres à venir : c'est le Jules-Verne de l'armée. Il est le gendre du général Boulanger. Démissionnaire de l'armée puis député de Nancy, il reprend du service en 1914 et, lieutenant-colonel, il est tué au Bois des Caures, dont l'attaque marque le tout début de la bataille de Verdun.

⁷⁷ Anecdote de L. Poirier extraite de *Vu* du 10 octobre 1928 (Véray, 1995b, p. 251). En 1945, les apparitions de Pétain ont été coupées sur la copie du film conservée à l'Ecpad du fort d'Ivry (Tulard, 1997, p. 1402).

⁷⁸ L'efficace vicomte de Curières de Castelnau est catholique et monarchiste. Il ne sera pas fait maréchal...

Quant au décor, ce sont les terres mêmes des champs de bataille, décharnées, encore défigurés par des milliers de trous d'obus et de marmites. Demeurées abandonnées, elles sont propices à de nouveaux combats et pilonnages d'artillerie : la végétation n'a pas encore repoussé. Nombre de mines et obus non explosés demeurent certainement, enterrés par-ci, par-là...

Le cadrage est souvent serré, au ras du sol, au milieu des soldats. Le montage alterné, au rythme rapide, désoriente et rend le récit haletant. Surprise, on voit de « vraies » actions de guerre, brutales, et parfois, même, des morts - oui, des « vrais » morts -, allemands et français : la salle réagit alors souvent⁷⁹ (**fig. 7**). De loin en loin, des cartes géographiques animées permettent au spectateur de s'y retrouver et de suivre la bataille.



Une grande et noble innovation de Poirier : si la volonté de Guillaume II et le militarisme allemand sont bien mis en évidence, en revanche le soldat allemand n'est plus le Boche barbare et sanguinaire, mais un homme courageux au feu (**fig. 8**). Il a souffert, lui aussi, et, *in fine*, il retrouvera la liberté en brisant ses chaînes... Mais, lors de la projection en Allemagne, c'est un film recoupé par la censure qui sera présenté aux Allemands.



⁷⁹ Une bien plus grande dureté de la Grande Guerre apparaîtra à l'écran en 1996 avec *Capitaine Conan* de Bertrand Tavernier.

Dépourvu de lyrisme mélo-dramatique et même de toute dérive romanesque, *Verdun, visions d'histoire* est un film « d'une audace réfléchie »⁸⁰. Il ne ressemble à aucun film du même genre et, selon la presse de l'époque, « il est difficile d'admettre que ce film n'a pas été tourné pendant le combat lui-même ». En bref, « c'est une œuvre unique parmi les films de guerre »⁸¹. C'est une vraie première, « un dosage habile de pacifisme et d'héroïsme... avec tant de conscience que ses images d'attaques et de bombardements semblent, non pas avoir été composées à dessein, mais saisies réellement au hasard par la caméra. Une sorte de documentaire sans nom, une transcription non transposée de la réalité... » Et on ajoute que Léon Poirier « n'épargna à peu près rien pour acquérir la faveur du public »⁸².

Comme le note Laurent Véray, « *Verdun, visions d'histoire* n'est pas qu'un simple film de guerre, puisqu'il pose les jalons d'une esthétique jusqu'alors inconnue à l'écran. [...] Il marque, sinon l'aboutissement, du moins une étape majeure dans la représentation cinématographique de la Grande Guerre »⁸³. Oui, ce film-monument patriotique, nous fait revivre la Grande Guerre et il nous a donné l'habitude de la voir toujours en noir et blanc⁸⁴.

On comprend que Verdun est *la bataille* emblématique. Tout y est. C'est l'Allemand qui nous a attaqués. Durant dix mois, presque toute l'armée de la France, unité par unité grâce à la *noria* voulue par Pétain, est passée par la Voie sacrée et s'est défendue à Verdun. Seule, sans les Alliés. Victoire ! Après des mois, elle a contre-attaqué et repris à l'ennemi ce territoire dévasté et envahi de notre Patrie.

Un triomphe... et quelques bémols

Léon Poirier souhaite présenter son *Verdun* à l'Opéra. Comme sa *Croisière noire*. Rien n'est facile. Gaston Doumergue, président de la République et Raymond Poincaré, président du Conseil, donnent leur accord avant même le tournage. Mais le projet manque de rater. Aristide Briand, ministre des Affaires étrangères, Prix Nobel de la Paix en 1926, a peur qu'un tel film ne ranime des antagonismes nationaux : « On a gagné la guerre, mais c'était la dernière. N'en parlons plus ». On doit oublier le conflit et il refuse que le Gouvernement participe à la réalisation d'un film de guerre, alors qu'il est l'ardent avocat de la paix à la Société des Nations, qu'il préside⁸⁵ : « Arrière les fusils, les mitrailleuses, les canons ! », s'exclame-t-il sous sa grosse moustache.

Heureusement, l'affaire va être réglée, quelques jours avant la date prévue pour la grande Première, grâce à l'aimable intervention de Philippe Berthelot, secrétaire général du Quai d'Orsay⁸⁶ : le soutien est confirmé mais le patronage officiel est annulé⁸⁷.

Ouf ! Ce grand film est finalement présenté à l'Opéra le 8 novembre 1928, solennellement, peu de jours avant le X^e anniversaire de l'armistice. C'est bien plus qu'une reconstitution historique classique, vraie et impressionnante : « L'auteur, admirateur de *J'accuse*, a voulu s'en démarquer par la sécheresse du constat, préférée au lyrisme prophétique »⁸⁸. C'est un plaidoyer pacifique et de réconciliation, servi par une objectivité maximale. Aristide Briand en conviendra...

⁸⁰ Jeanne *et al.*, 1947b, p. 381.

⁸¹ Jeanne *et al.*, 1947a, p.117-118.

⁸² Bardèche *et al.*, 1964, p. 294.

⁸³ Véray, 2008, p. 116-117.

⁸⁴ Comme le débarquement du 6 juin 1944. Et certains films en couleurs (*Un long dimanche de fiançailles* de J.-P. Jeunet ou *Il faut sauver le soldat Ryan* de S. Spielberg) ou colorisés nous surprennent un peu.

⁸⁵ Poirier, 1953, p. 223-230 ; Tulard, 1997, p. 1402

⁸⁶ Cet habile « Seigneur-Chat », comme on le surnomme, homme au grand cœur, avait déjà sorti des griffes de la censure le film *Fièvre* (d'abord intitulé *La Boue*) de L. Delluc, sous réserve de quelques coupures (Delluc, 2002, p, 257).

⁸⁷ Lherminier, 2012, p. 931-932.

⁸⁸ Lherminier, 2012, p. 982.

L'ambassadeur d'Allemagne se fait excuser : Son Excellence ne souhaite pas paraître en public...⁸⁹ L'assistance apprécie l'accompagnement de l'orchestre et, derrière l'écran, éclate, aux moments convenus, toute l'impressionnante machinerie des bruisseurs : « Les explosions, le miaulement des balles, le souffle des obus, les claquements des coups de fusil, la sinistre crécelle des mitrailleuses... »⁹⁰

La première présentation publique avait été une soirée de gala au Trocadéro le 20 septembre 1928⁹¹. Le film est projeté ensuite en exclusivité sur les Grands Boulevards, à la *salle Marivaux*, alors toute neuve. Tout son glorieux tintamarre d'accompagnement fera un peu défaut dans les petits cinémas. Mais, partout, ce sera le même succès, y compris outre-Rhin. Un détail : Laurent Véray observe que le film est là-bas réduit de moitié avec des coupures et altérations diverses...⁹²

En voyant ce qui s'est « réellement » passé, les anciens combattants, les mères, les veuves revivent leurs angoisses. Les journaux accompagnent le triomphe du film, sauf *L'Action française* et *L'Humanité* (Léon Moussinac) : le film est trop bien reçu à Berlin, regrettent les monarchistes ; il n'est pas vraiment hostile à la guerre, s'insurgent les communistes. Parfois, des historiens du cinéma demeurent sur la réserve : certains le trouvent « englué de littérature » ou encore « conventionnel et académique », voire « ambigu », car à la fois pacifiste et nationaliste⁹³. Georges Charensol, de sa grosse voix à l'accent ardéchois, regrette un peu que, « malheureusement, si Poirier est un des plus robustes artisans du cinéma français, il n'est guère un artiste, il ne sait point s'élever au-dessus du sujet qu'il a à traiter ». Mais le grand mérite du film, produit par la Compagnie universelle [*sic*] cinématographique, est d'ouvrir une brèche, en quelque 3 600 m de pellicule, dans les relations franco-allemandes, jusque là unilatérales.

Le temps passe...

Ce succès va durer... Par la suite et encore aujourd'hui, tous ces documents, si nombreux et convaincants, sont souvent réutilisés - comme dans un jeu de boules de neige - comme d'authentiques images filmées « sur le vif », dans la mitraille, sous les obus et les shrapnels de la vraie guerre, et notamment à Verdun.

Ainsi un photogramme très connu, mis en scène en 1926 ou 1927, extrait du film de fiction *Verdun, visions d'histoire*, est plusieurs fois réemployé, y compris dans *Le Monde* du 4 novembre 1998, sous le titre de *Mort d'un poilu à Verdun* et daté de 1916 (**fig. 9**).

⁸⁹ Hindenburg et le Kronprinz assisteront à la projection du film à Berlin (Poirier, 1968, p. 258).

⁹⁰ Poirier, 1953, p. 223.

⁹¹ Lherminier, 2012, p. 981.

⁹² Cité par Lherminier, 2012, p. 985.

⁹³ Lherminier, 2012, p. 986.



Bien plus, toujours selon Laurent Véray⁹⁴, d'une façon générale, « la quasi-totalité des documents audio-visuels sur 1914-1918, réalisés depuis soixante ans, intègrent, sans le préciser, des extraits de films de fiction datant des années 1920-1930, essentiellement pour illustrer des combats. Les actualités de l'époque sont incomplètes : bien des aspects du conflit restent invisibles, en particulier la bataille. » Les reconstitutions de *Verdun, visions d'histoire* (1928), montrant les combattants des deux camps voire l'intérieur des forts assiégés (du jamais vu !), puis celles des *Croix de bois* (1931) du consciencieux Raymond Bernard, très fidèle adaptation du célèbre roman de Roland Dorgelès, permettent d'illustrer, en seconde main, nombre de films-compilations avec des assauts meurtriers et des explosions spectaculaires, on ne peut plus « vrais »⁹⁵. Et ce, de part et d'autre de la ligne de feu... Comme si on y était : « Que les petites histoires de studio paraissent pâles à côté de l'histoire ! »⁹⁶.

*Verdun, visions d'histoire*⁹⁷, ce grand film de Léon Poirier⁹⁸, obtient un retentissement analogue à celui du *Napoléon* d'Abel Gance⁹⁹. Le réalisateur souhaite aller plus loin encore et son film va subir « diverses manipulations et remontages »¹⁰⁰. En 1931, il tourne un deuxième film, un nouveau regard au titre un peu différent, *Verdun, souvenirs d'histoire*, en « version sonore et parlée » (fig. 10). Il y intègre des larges extraits du premier, un enregistrement de Pétain¹⁰¹ et, aussi, à Verdun même, un nouveau personnage : un instituteur, ancien combattant coiffé d'un béret, vient, sur l'écran ou en voix *off*, raconter la bataille à de jeunes scouts. Surtout, la sonorisation permet désormais, insiste bien l'auteur, de percevoir tout le réalisme du fracas des combats et de le reproduire tel quel. De salle en salle... On cite aussi une troisième version, abrégée, du film de Poirier¹⁰². Mais, déclarèrent certains, « le parlant le déclassa »¹⁰³ et ces versions déçurent certains admirateurs du cinéaste.

⁹⁴ Véray, 1995a.

⁹⁵ Véray, 1999, p. 148-149. Mais le film *Les Croix de bois* a été surtout tourné aux studios Pathé de Joinville-le-Pont...

⁹⁶ Poirier, 1931.

⁹⁷ L. Véray, grand spécialiste du cinéma de la Grande Guerre, et les divers auteurs consultés écrivent *Verdun, visions d'histoire*, orthographe utilisée ici. Mais L. Poirier écrit plutôt, dans ses mémoires, *Verdun, Visions d'histoire* (Poirier, 1953, p. 222-230) et une affiche oublie même le *s terminal* de *Visions*.

⁹⁸ Poirier, 1931.

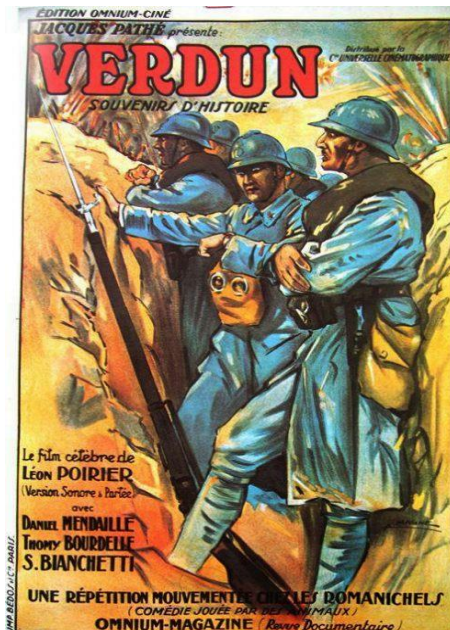
⁹⁹ Tulard, 1997, p. 1402.

¹⁰⁰ Bretèque La, 1998, p. 149.

¹⁰¹ Le général déclare « Ils ne passeront pas », phrase qu'il avait écrite mais jamais prononcée (Poirier, 1968, p. 320).

¹⁰² Cinémathèque Pathé, 1935.

¹⁰³ Sadoul, 1962, p.165.



Pourtant, après 1930, la sonorisation du cinéma parlant accentue le réalisme des réalisations. De même, dans *Les Croix de bois* (1931), si bien accueilli par les anciens poilus, les scènes de combat sont reconstituées, filmées parfois là-même où se combattirent les hommes. Comme chez Léon Poirier. On peut citer aussi le terrible *Quatre de l'infanterie* (1930) de Georg Wilhelm Pabst ou encore le pacifiste *À l'Ouest rien de nouveau* (1930), film - américain - de Lewis Milestone, d'après Erich Maria Remarque¹⁰⁴. Dans *La Grande Illusion* (1937), le plus français des cinéastes d'avant-guerre, Jean Renoir, insistera, dans une subtile peinture des caractères, sur les liens tissés entre les combattants des deux camps.

Le cinéaste n'était-il pas, concluait Léon Poirier, « le témoin oculaire et auditif de la plus grande tragédie humaine » ? Comme lui-même l'avait été, entre 1915 et 1918, sur le Front. Pour ce réalisateur¹⁰⁵, omettre dans son *Verdun, visions d'histoire* « les bruits de la mitraille, la canonnade, les lancers de grenade, le chuintement des balles, le miaulement des obus [...], priverait ce film (un document et non une stylisation) de son élément le plus étroitement lié à la vérité, à la vie ».

Le temps a passé... En fin de course, il ne restait guère de *Verdun, visions d'histoire* que des copies éparses et tronquées. Au début des années 1940, une copie complète du film est saisie par les Allemands à Paris. En 1945, elle est découverte par les Soviétiques à Berlin et stockée comme « trophée de guerre » au Gosfilmofond de Moscou. C'est le grand mérite de Xavier Berthet de l'y avoir déniché¹⁰⁶.

Un inter-positif en a été tiré : il permit une restauration minutieuse de l'œuvre, en suivant la partition musicale, par la Cinémathèque de Toulouse sous la direction de Christophe Gauthier, suivie par sa diffusion en Europe. Grâce à cet exceptionnel DVD¹⁰⁷, le grand et beau film de Léon Poirier a échappé à l'oubli et a retrouvé le public français. Et le cinéaste a toujours droit à « une place qui n'est pas petite dans l'école cinématographique française »¹⁰⁸.

B. D. et G. D.¹⁰⁹

¹⁰⁴ En Allemagne, ce film sera interdit, car il provoque des émeutes du parti national-socialiste.

¹⁰⁵ Réaliser : rendre réel (É. Littré, 1874).

¹⁰⁶ Laurent, in : Gauthier et al., 2005, p. 7.

¹⁰⁷ DVD de 151 min avec 3 copieux suppléments : deux de commentaires, notamment de L. Véray, de C. Gauthier et des spécialistes de la restauration, et un sur la contre-attaque de la fin de 1916, provenant du SCA (Cinémathèque de Toulouse).

¹⁰⁸ Jeanne et al., 1947b, p. 382.

¹⁰⁹ Notre recherche bibliographique a pioché dans les nombreux livres des cinéastes et critiques contemporains de Léon Poirier. Des auteurs actuels ont aussi beaucoup écrit sur le cinéma de la Grande Guerre. Parmi ces derniers, notre profonde gratitude va (comme à

Choix bibliographique¹¹⁰

- ALBERA F. ET GILI J.A., 2001. *Dictionnaire du cinéma français des années vingt, 1895*, n° 33, Association française de recherche sur l'histoire du cinéma et Cinetaca Bologna.
- BARDECHE M. ET BRASILLACH R., 1964. *Histoire du cinéma, 1 - Le cinéma muet*, Paris, les Sept couleurs.
- BERTHET X., sd. *Biographie de Léon Poirier*, Paris, Les Indépendants du premier siècle (LIPS), en ligne.
- BOULANGER P., 1975. *Le Cinéma colonial. De l'Atlantide à Lawrence d'Arabie*, Paris, Seghers, p. 122-127.
- BRETEQUE LA F., 1998. « La Mémoire de la bataille de Verdun dans le cinéma », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 57, p. 148-150.
- CHARENSOL G., 1930. *Panorama du cinéma*, Paris, éditions KRA.
- DELLUC G., 2002. *Louis Delluc, l'éveilleur du cinéma français au temps des années folles*, Périgueux, Pilote 24 et Paris, les Indépendants du Premier siècle.
- DELLUC L., 1921 : *Charlot*, Paris, De Brunoff.
- FESCOURT H., 1959. *La Foi et les Montagnes ou le 7^e art au passé*, Paris, Paul Montel éditeur, (prix Armand-Tallier 1961).
- HUGUES D' P., MARLIN M., avec la coll. de MITRY J. et de RICHARD J., 1986. *Le Cinéma français. Le muet*, Paris, édit. Atlas.
- GAUTHIER C., LESCOT D., VERAY L. (dir.), 2008. *Une Guerre qui n'en finit pas, 1914-2008, à l'écran et sur scène*, Paris, éd. Complexe et Toulouse, La Cinémathèque de Toulouse (Colloque de 2008, festival Zoom arrière). Bibliographie.
- JEANNE R. ET FORD C., 1947a. *Histoire illustrée du cinéma. 1 - Le muet*, Verviers, Gérard et Cie.
- JEANNE R. ET FORD C., 1947b. *Histoire encyclopédique du cinéma*, Paris, Robert Laffont.
- JEANNE R. ET FORD C., 1961. *Le Cinéma et la Presse, 1895-1960*, Paris, Armand Colin.
- LEPROHON P., 1961. *Histoire du cinéma muet, 1895-1930*, Paris, éditions du Cerf.
- LESCOT D. ET VERAY L. (dir.), 2011. *Les Mises en scène de la guerre au XX^e siècle, théâtre et cinéma*, Paris, Nouveau Monde.
- LHERMINIER P., 2012. *Annales du cinéma français. Les voies du silence, 1895-1929*, Paris, Nouveau Monde. Bibliographie.
- POIRIER J. RE, 1992. *La girafe a un long cou*, Périgueux, Fanlac.
- POIRIER L., 1927. *Verdun, visions d'histoire. À tous les martyrs de la guerre*, Paris, Tallandier.
- POIRIER L., 1928. « Verdun, visions d'histoire », *Cinémagazine* des 9, 16 et 23 novembre 1928, en ligne, ill.
- POIRIER L., 1931. « Interview à propos de *Verdun, souvenirs d'histoire* », bande-annonce du film, DVD, Paris, les Documents cinématographiques.
- POIRIER L., 1953. *24 images à la seconde ; du studio au désert*, Tours, Mame.

l'époque de notre travail sur Louis Delluc), à Pierre Lherminier, auteur du monumental ouvrage *Annales du cinéma français. Les voies du silence*, et surtout à deux grands historiens du cinéma : le Pr Laurent Véray, professeur à la Sorbonne nouvelle, et le Pr Christophe Gauthier, professeur à l'École des Chartes et ancien directeur de la Cinémathèque de Toulouse. Avec eux, en Dordogne et dans le Lot, nous avons pu bénéficier de passionnantes et amicales conversations sur ces sujets.

¹¹⁰ Cette liste se limite aux références appelées dans le texte.

- POIRIER L., 1968. *À la recherche d'autre chose*, Paris, Desclée De Brouwer.
- POIRIER L., sd. *Biographie*, Les Indépendants du Premier siècle, en ligne.
- PUGET C., 2005. « Verdun... de Léon Poirier », *1895*, 45, p. 5-29
- PUGET C., 2007 : « Entendre Verdun », suppl. du DVD, *Verdun souvenirs d'histoire*, Paris, les Documents cinématographiques.
- SADOUL G., 1962. *Histoire du cinéma*, Paris, Flammarion.
- SADOUL G., 1990. *Dictionnaire des cinéastes*, Paris, Seuil.
- TULARD J., 1997. *Guide des films, L-Z*, Paris, Robert Laffont.
- VERAY L., 1995a. *Les films d'actualité français de la Grande Guerre*, CIRPA/Paris, Association de recherche en histoire du cinéma Voir aussi « Verdun, entre fiction et réalité », en ligne.
- VERAY L., 1995b. « Fiction et non-fiction dans les films sur la Grande Guerre de 1914 à 1928 », *1895*, 18, p. 234-255.
- VERAY L., 1996. « *J'accuse*, un film conforme aux aspirations de Charles Pathé et à l'air du temps », *1895*, p. 93-124.
- VERAY L., 1999. « Les faux qui font l'histoire, », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 63, p. 147-150.
- VERAY L., 2008. *La Grande Guerre au cinéma. De la gloire à la mémoire*, Paris, Ramsay Cinéma.

Légende des illustrations

Fig. 1 - Deux grands films de L. Poirier (1928 et 1936) : a. *Verdun, visions d'histoire* ; b. *L'Appel du désert*.

Fig. 2 - *J'accuse*. Ce terrible film d'Abel Gance (1919) montre la résurrection des morts au champ d'honneur.

Fig. 3 - *En Amérique, deux façons de voir la Grande Guerre* (1918 et 1925) : a. *Charlot soldat* ; b. *La Grande Parade*.

Fig. 4 - *À la Tranchée des baïonnettes, août 1927* : a. Léon Poirier et son projecteur ; b. Le premier tour de manivelle de son *Verdun* (extrait de L. Poirier, 1953).

Fig. 5 - *Les Allemands attaquent le fort de Vaux*. Reconstitution cinématographique de L. Poirier (1928).

Fig. 6 - *Le général Pétain à son PC de Souilly*. Dix ans après les faits, il est revenu poser complaisamment pour le *Verdun, visions d'histoire* de L. Poirier (1928).

Fig. 7 - *L'aumônier* (l'acteur André Nox) bénit le corps d'un soldat français (Antonin Artaud). Extrait de *Verdun, visions d'histoire* (1928).

Fig. 8 - *Pour L. Poirier, l'Allemand n'est pas un barbare*. Trois d'entre eux extraient un soldat français d'un trou d'obus boueux. Extrait de *Verdun, visions d'histoire* (1928).

Fig. 9 - *La mort d'un poilu à Verdun*. Extrait de *Verdun, visions d'histoire*. En 1998, le journal *Le Monde* crut pouvoir dater de 1916 ce photogramme de 1928.

Fig. 10 - *Verdun, souvenirs d'histoire*. C'est la version « entièrement sonore et parlée » du film de Léon Poirier (1931).

LE CINÉASTE LOUIS DELLUC, HOMME DE LETTRES OUBLIÉ (1890-1924)

par Gilles Delluc avec la collaboration de Brigitte Delluc

Le nom de Louis Delluc est connu de tous. Au même titre que celui de Nobel ou de Cognacq : à cause d'un prix décerné chaque année. Le prix du meilleur film français... Mais la courte vie du cinéaste, marquée par la maladie, est ignorée, ses films oubliés et son œuvre littéraire quasi inconnue.

Ce jeune homme, d'une activité débordante, a écrit des romans, des pièces de théâtre, des nouvelles, des poèmes et d'innombrables critiques de spectacles et de films. De surcroît, sans lui, nous ne saurions pas aimer le cinéma : chef de file de la première avant-garde, il a éveillé le cinéma français. Il est difficile de laisser une œuvre aussi féconde au terme d'une vie aussi brève.

C'est son œuvre littéraire que nous souhaitons évoquer ici et en fournir sa bibliographie, sans négliger le résumé de chacun de ses livres.

Louis Delluc a donné son nom à deux salles de cinéma en Dordogne (Nontron et Le Buisson-de-Cadouin).

Qui est donc Louis Delluc ? On ne sait plus trop. Sa biographie trépidante est ramassée en quelques années, pas faciles à débrouiller à partir de vestiges épars¹¹¹. Elle est marquée, du début à la fin, par la maladie et, *in fine*, par un drame conjugal qui va en hâter l'issue. Une aventure haletante et tragique. Comme un film...

Un jeune homme de lettres plein d'avenir

Ce jeune provincial de Cadouin en Périgord (**fig. 1**) est frappé, dès l'adolescence, d'une tuberculose dont il ne se débarrassera jamais complètement. Avec ses parents, il monte à Paris en 1903. Entre ses deux bachots, en 1908, il présente une première attaque de tuberculose pulmonaire : sa mère éprouve, écrit-il, « des terribles fatigues contractées à [le] soigner »¹¹².



¹¹¹ Après la courte tentative de M. Tariol (*Louis Delluc*, Seghers, 1965), sa biographie a été reconstituée et présentée par son neveu, l'auteur du présent article, sous le titre de *Louis Delluc, l'éveilleur du cinéma français au temps des années folles* (Pilote 24, Périgueux, et les Indépendants du premier siècle, Paris, 2002). P. Lherminier a commenté ses *Écrits cinématographiques* reproduits en 4 volumes (Cinémathèque, 1985, 1986 et 1990) et dans *Louis Delluc et le cinéma français* (Ramsay Poche, 2008).

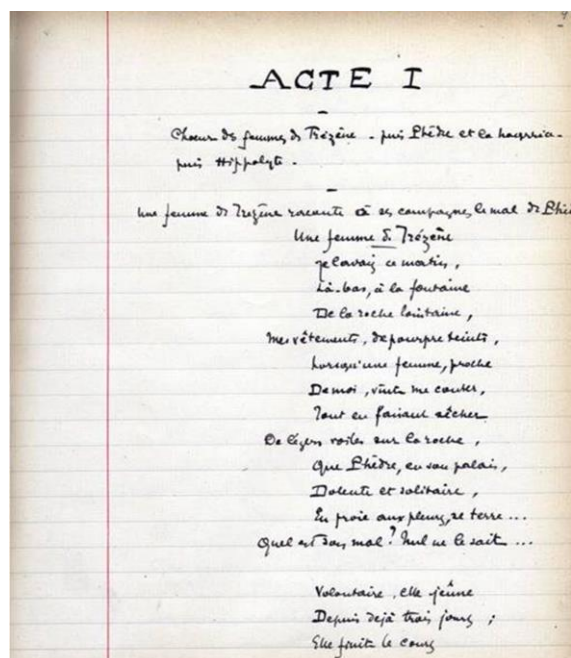
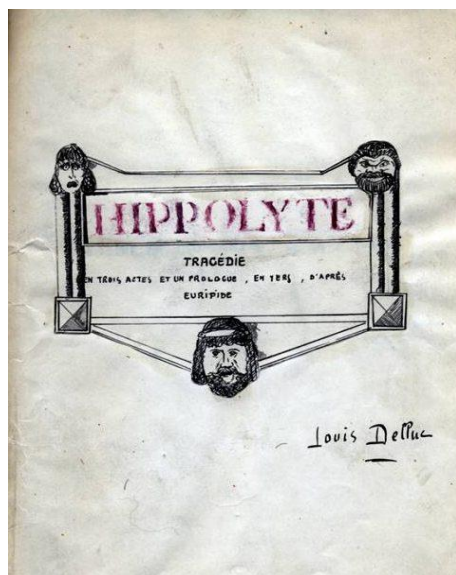
¹¹² Delluc L., carte postale du 25 juillet 1908 in : Rossy-Delluc T. et S., 1991 : « Trois cartes postales de jeunesse de Louis Delluc », in : *Bergerac et le Bergeracois*, Actes du Congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest/Société historique et archéologique du Périgord, p.593-602. Delluc G. et B., 2016 : Louis Delluc, homme de lettres, cinéaste et malade, *BSHAP*, CVXLIII, p, 79-106.

Tout jeune, il écrit déjà beaucoup : des poèmes, des pièces, des textes aux phrases incisives, des critiques de spectacles. Bientôt, il va mener une carrière d'homme de lettres : 7 romans (dont certains ont été réédités), un recueil de nouvelles, des livres de souvenirs et de poésie, 8 pièces de théâtre (dont, en beaux alexandrins, une tragédie écrite à l'âge de 16 ans et un ballet), sans compter d'innombrables critiques de spectacles données à 4 revues, dont le célèbre *Comœdia illustré*, de 1910 à 1914. Tout lui paraît facile : « À Paris, cela est commode, écrit-il à son oncle, le travail s'allie heureusement à toutes les distractions »¹¹³.

Cette œuvre littéraire est aujourd'hui oubliée. Essayons de la reconstituer, en laissant en second plan son œuvre cinématographique.

En 1903, Louis entre en quatrième au lycée Charlemagne. Il a 13 ans et il rencontre Léon Moussinac, le futur critique de films et écrivain du PCF. Ils deviendront de grands amis et « le nombre de pièces en cinq actes et en vers, que nous écrivîmes en ce temps est impossible à dire »¹¹⁴. Avec sa mère et Léon, il multiplie les sorties au théâtre : l'Odéon, le Français, le théâtre Sarah-Bernard. Au « poulailler » bien sûr. Il découvre *Michel Strogoff* au Châtelet. Il reçoit des prix pour ses pièces de théâtre et ses poèmes - dont un sonnet en alexandrins mirlitonesques dédié à Cyrano de Bergerac, en août 1905 : « Je suis fils de Gascogne, et ce m'est un honneur / Je suis un pauvre gueux, vivant sans sou ni maille... »¹¹⁵ Notre futur journaliste touche ses premières piges pour ses comptes rendus de spectacles donnés au *Petit Poète de Nice* (1907-1908), puis au *Courrier de Paris-Provence* (1908-1909)¹¹⁶.

De sa belle écriture, il écrit *Hippolyte*, tragédie en trois actes et un prologue, d'après Euripide. En nobles alexandrins, comme Racine... : le mythe de Phèdre amoureuse d'Hippolyte, demeuré à l'état de manuscrit (fig. 2a et b). Il fait imprimer dès 1908 ses *Chansons du jeune temps* : une quarantaine de poèmes, dédiés à l'amour, à la nature, au soir et à la nuit¹¹⁷. Son premier livre...



¹¹³ Archives Delluc.

¹¹⁴ Moussinac L., 1946 : *L'Âge ingrat du cinéma*, éditions du Sagittaire, Paris.

¹¹⁵ Comme Rostand, il oublie que Bergerac est située en Guyenne et non en Gascogne et ignore que le vrai fief de Cyrano est en vallée de Chevreuse.

¹¹⁶ Son compatriote, l'académicien Jules Claretie, administrateur général de la Maison de Molière, le félicite pour ses *Profils de théâtre* parus dans ce dernier journal.

¹¹⁷ Les références à l'œuvre littéraire de L. Delluc sont détaillées en annexe.

La rentrée de 1908 le voit à Henri IV, le grand lycée parisien, où il rencontre Marcel Jouhandeau, jeune écrivain lui aussi. Sans doute pour des raisons de santé, il renonce à préparer l'École normale supérieure et entre vraiment en journalisme. Dès 1909, il part à Orange faire un reportage pour la toute jeune *Nouvelle Revue française* de Gallimard.

À 20 ans, en 1910, il débute à *Comœdia illustré*, célèbre revue artistique bimensuelle : jusqu'à la guerre, il y est critique de spectacles (théâtre, cirque, ballets...). Il devient l'ami d'hommes de théâtre : Mounet-Sully et Paul Mounet, ses illustres compatriotes bergeracois, et le tragédien lyrique Édouard de Max (1869-1924), un des meilleurs du théâtre classique, monstre sacré d'origine roumaine aux tenues excentriques. Dans la veine d'Edmond Rostand, il écrit et fait éditer *Francesca* par Bernard Grasset¹¹⁸. Cette pièce est représentée, en juin et juillet 1911, aux théâtres de verdure de Marnes-la-Coquette (sous le titre de *Comme la plume au vent*), puis du Pré-Catelan, avec la plantureuse Lorraine Suzanne de Behr, du Vaudeville. Trois actes en vers autour de l'amour : « Tous quatre, nous avons voulu braver ce maître, / Mais l'impossible rêve a duré moins d'un jour. » Malheureusement, il pleut les jours de représentation... On lit sous la plume de ce tout jeune homme : « J'ai passé - qui sait combien d'années ? - / Parmi de vieux bouquins, à rêver de fumées ». Deux ans après son entrée à *Comœdia illustré*, il en devient le secrétaire de rédaction¹¹⁹.

Louis Delluc s'éveille au cinéma

À l'époque, Delluc déteste le cinématographe. Pour lui, c'est du théâtre filmé, des actualités bidonnées, des gaudrioles indignes et des séries discutables comme *Fantômas*...

Une femme étrange va changer tout cela. Juste avant la guerre, lors d'une lecture de poèmes à l'Odéon, Louis Delluc a rencontré la tragédienne Ève Francis.

Ève est une très belle femme de 4 ans son aînée (elle est née en 1886) (**fig. 3**). À Bruxelles, elle fut l'élève de l'Institut des Dames de Marie. À *l'Œuvre* en juin 1914, elle joue le rôle de la malheureuse Sygne de Coûfontaine dans *L'Otage* de Paul Claudel et devient la muse et l'interprète préférée de ce dramaturge.



¹¹⁸ Assez probablement à compte d'auteur, peut-être avec l'aide d'Édouard de Max. Grasset va éditer bientôt *Du côté de chez Swann*, également à compte d'auteur et sans l'avoir lu, puis les « Quatre M » : Maurois, Mauriac, Montherlant, Morand.

¹¹⁹ Voir le numéro extraordinaire du 20 mai 1914 consacré aux Ballets russes.

Louis et Ève : le Périgordin et la Bruxelloise, deviennent des personnages « très parisiens » dans le Paris de l'avant-guerre (**fig. 4**).



En juillet 1914, Louis rejoint Ève à Ostende et va écouter Jean Jaurès au fameux meeting pacifiste du Cirque royal de Bruxelles. Il rentre à Paris fin juillet et Jaurès est assassiné rue du Croissant. Dans la salle du café, se trouvaient Jean Vigo et son père, dit Miguel Almereyda, anarcho-syndicaliste et pacifiste, journaliste au satirique *Bonnet rouge*.

La guerre ! Dès la mobilisation, cocardier, Louis veut s'engager, mais il est réformé. Un soir de 1916, Ève lui fait découvrir *Forfaiture* de Cecil B. de Mille. Coup de foudre : il est conquis par le cinéma américain. Une nouvelle vie commence. Louis Delluc va devenir - tout simplement - le personnage clef du cinéma français. Il fonde la critique cinématographique, écrit d'innombrables articles, donne son avis avec lucidité et indépendance. Il invente le mot *cinéaste*, avant de le devenir lui-même.

Il est mobilisé seulement en 1918. La Victoire venue, il ne lui reste que cinq ans pour éveiller le cinéma français. Pour créer les ciné-clubs, éditer *Le Journal du Ciné-club* et *Cinéa*. Cinq ans surtout pour mettre la main à la pâte et, sans grands moyens, écrire - avec la caméra - des films qui parle le langage des images. Bref, tourner sept films, dont deux comptent parmi les immortels chefs-d'œuvre du cinéma français : *Fièvre* et *La Femme de nulle part*¹²⁰.

Des films vrais, sans gesticulations ni péripéties : « L'image doit être autre chose que de l'imagerie », dit-il. Les sentiments intimes sont rendus de façon impressionniste, imbriquant présent et passé, rêve et réalité, avec gros-plans, *flash-backs*, fondus à l'iris... Le décor naturel n'est plus une toile de fond, mais un adjuvant de l'intrigue, réaliste et symbolique. Tout un ensemble révolutionnaire pour l'époque. Chacun de ces films déclenche, a-t-on dit, des batailles d'Hernani.

Qu'on nous pardonne cette comptabilité, mais Delluc œuvre pour l'écran, successivement, comme critique de films (pour 5 revues, soit 1 300 pages), puis comme théoricien (fondateur-directeur de 2 revues et auteur de 5 ouvrages sur le cinéma) et comme

¹²⁰ Les 4 films conservés de L. Delluc sont enfin restaurés et présentés dans un coffret de DVD, avec un accompagnement musical et un copieux bonus documentaire (Les Documents cinématographiques, 2016).

réalisateur (7 films). Sans compter les *scenarii* de films - des phrases précises et belles -, dont certains sont peut-être ses plus beaux poèmes.

Delluc est l'éveilleur du cinéma français. Il est le chef de file de l'avant-garde qui va marquer le cinéma des années vingt, jusqu'au parlant (Abel Gance, Germaine Dulac, Marcel L'Herbier, Jean Epstein, René Clair). On l'a dit : « Sans lui nous ne saurions pas aimer le cinéma ». Il est difficile de laisser un souvenir plus vif et une œuvre aussi féconde au terme d'une vie aussi brève.

Louis Delluc est mort, en 1924, d'une reviviscence de sa tuberculose, après le tournage de son film *L'Inondation*. De sa plus belle plume, Abel Gance écrivit alors : « Ce grand triste aux yeux de gazelle touchée par le plomb tenait dans son regard les plus pâles orchidées du monde, mais combien peu y savaient lire... »¹²¹.

Delluc n'avait que trente-trois ans. Cela donne « un coup de vieux » que de mourir si jeune : on le croit relégué aux tout débuts du cinématographe des frères Lumière, en oubliant qu'il était le contemporain de Charles de Gaulle et d'Eisenhower, d'Agatha Christie, de Groucho Marx et de Stan Laurel.

La Grande Guerre : poèmes, critiques de film, romans...

1914. Louis Delluc veut s'engager. Échec : il est « faible de constitution », comme on dit alors, pudiquement. Le motif de réforme serait, selon lui, une « faiblesse cardiaque ». Cardiaque ? N'est-ce pas une délicate boutade destinée à Ève ? Éléance...

Son ami Léon Moussinac fera toute la guerre sur le front. Le poète se venge de cet échec : il écrit des poèmes de guerre dont une cocardière *Chanson de route d'un qui n'est pas parti* que Mounet-Sully déclamera en public¹²² : « Vous n'avez pas voulu de moi, mais sur vos routes / J'ai suivi la cohorte immense et j'ai chanté. » Son cœur est sanglant dans son corps inutile et il se dit las : « Si las de n'avoir pas marché les marches dures / Si las de n'avoir pas tué d'une arme sûre ». Poésies de circonstances, dit-il.

En août, la retraite des armées, de Charleroi jusqu'à la Marne, contraint Louis à se replier en Dordogne avec Ève Francis, jusqu'à la contre-offensive de septembre. De retour à Paris, il termine la rédaction de ses poèmes patriotiques pour Édouard de Max, dans « une brochure de vers mauvais, parce que les poètes m'ont tout l'air d'être au garage depuis qu'il leur faut célébrer des faits au-dessus de leurs petites histoires... ».

En septembre 1915, dans le village médiéval de Grimaud (Var), il écrit un livre patriotique, qui sera publié l'année suivante : *Monsieur de Berlin*. Il veut fustiger le kaiser Guillaume II. Oui, cet homme est un bourreau, il est dément. Son état-major ? Des infirmiers et des dompteurs. Ses soldats ? Des monstres : ils tuent, violent et pillent les terres conquises. Le livre est dédié à « Misaine » (Ève Francis) : elle lui apparaît « avec un interminable sourire délicieux, qui ne montrait pas ses dents, et qui, avec un tout petit pli de ses lèvres, éclairait toute sa figure. Ses yeux gris semblaient dorés. Elle ne parle guère. Elle dit bien ce qu'il y a à dire, ça et là, mais il faut croire que c'est exactement le mot voulu et rien d'inattendu. Il n'est pas question qu'elle soit banale et monotone. Une impression d'harmonie. Misaine s'habille naturellement bien. Elle a une élégance de race, de sang, d'âme. »

1916 est une année décisive pour le jeune couple. Ève crée *Le Partage de midi* de Paul Claudel ; à Arles et à Paris, en août, Louis écrit *Les Secrets du confessionnal*¹²³. Curieux sujet. Dès sa jeunesse, son ami Léon Moussinac avait cru bon de préciser qu'il n'était pas

¹²¹ Gance A., 1930 : *Prisme. Carnets d'un cinéaste*, S. Tastet éditeur.

¹²² Francis E., 1949 : *Temps héroïques*, Denoël, Paris.

¹²³ Ce livre ne sera publié qu'en 1922.

religieux¹²⁴. Peut-être Louis pense-t-il, comme il le dit dans ce roman, que « les chrétiens ont autant d'images de Dieu qu'ils ont de péchés. Et autant de religions qu'ils ont de paroisses ». Ce curieux livre est une méditation dominée par la figure d'un Socrate chrétien. Son héros termine dans les ordres, chez les dominicains. Robe blanche, scapulaire blanc, les pieds nus dans les sandales dures... : « Je serai le seul là-dedans qui ne doutera jamais de Dieu. » Il meurt dans la sérénité des paysages basques. Ce ne sera pas un *best-seller*, mais c'est un livre prémonitoire, où on lit : « J'ai une grande blessure qui ne se fermera pas. J'ai la fièvre. Et la folie va se jeter sur moi. Rien ne peut me guérir. » Il décrit même ce que sera sa triste fin, dans huit ans : le désarroi du héros, la recherche de la sagesse, le Pays basque et l'hôtel *Imatz* d'Hendaye, les montagnes de la crête d'Espagne, l'amour et la mort...

Peu après, en octobre-novembre 1916, à Paris, à Èze et à la Turbie, il écrit le scénario de son tout premier film, *Le Train sans yeux*. Faute d'être tournée, cette ébauche deviendra un roman¹²⁵. Son intrigue s'insère sur le trajet ferroviaire de Paris à Monte-Carlo (12 heures et demi dans le rapide Paris-Côte d'Azur) et respecte les trois unités : Une riche et jolie américaine, est convoitée par un administrateur de banque. Elle lui préfère un employé. Pour se venger, l'administrateur combine un vol de titres dont il accuse son rival.

La maladie ne quitte pas l'auteur : il fait en 1917 une cure de « bon air » à Chamonix, avant de créer à l'Opéra un ballet parlé, *La Princesse qui ne sourit plus* (musique de Claude Debussy, présent dans la salle)¹²⁶ et de publier *La Guerre est morte*. En même temps, il devient rédacteur en chef de l'hebdomadaire professionnel *Le Film* d'Henri Diamant-Berger (jusqu'en octobre 1918) : ce sont ses premières critiques et chroniques « cinématographiques ».

La guerre s'éternise, atroce. Louis Delluc la hait secrètement. *La Guerre est morte* est un roman double, en demi-teinte : amour pour Ève Francis (ici la comédienne se nomme *Pretty Pray* ou *Sainte*) ; pacifisme tout en mots couverts, avec un aviateur-héros qui veut arrêter la guerre et un sinistre aventurier-espion. Non sans rapport avec l'affaire du *Bonnet rouge* dans laquelle l'auteur va être impliqué. L'action de ce court roman (150 pages) se passe dans la journée du 27 novembre 1915. Il a été écrit à Paris, dit-il, « entre le 29 novembre et le 10 décembre 1915 », mais l'essentiel a été rédigé en deux jours et demi selon Ève¹²⁷, « alors que mûrissait la révolte chez les soldats du Chemin des Dames »¹²⁸. La censure interdit en 1916 la pièce *Edith Cavell*, consacrée par Louis Delluc à l'héroïque infirmière britannique, agent du *Secret Intelligence service*, fusillée pour trahison par l'occupant.

1917 est « l'année trouble ». Sa naïve participation au quotidien *Le Bonnet rouge*, devenu anarcho-défaitiste et commandité par l'Allemagne, le contraint à un court exil à Clermont-Ferrand, tandis qu'Ève Francis joue dans le film *Âmes de fous* de Germaine Dulac.

Louis et Ève se marient en janvier 1918, mais Louis finit par être « pris bon » pour l'armée. À Paris, comme planton aux Invalides... Il se lie d'amitié avec Aragon et avec la cinéaste Germaine Dulac et publie un hommage à son autre ami : *Chez de Max*. Illustrés de portraits pleine page d'acteurs, ce sont les « souvenirs personnels » de cet acteur, désormais sociétaire de la Comédie française, racontés par Delluc qui lui fait dire : « Je suis un acteur, généralement dramatique, admis parfois avec une indulgence ironique dans la comédie et très mal vu ces jours-là... »

¹²⁴ La tombe de Louis et d'Ève ne porte pas de croix. La rue Cadet lui a rendu hommage en donnant son nom à une salle de cinéma.

¹²⁵ Publié en 1919. Ce film ne sera porté à l'écran qu'en 1926, deux ans après la mort de l'auteur, de façon décevante, par Alberto Cavalcanti, avec Gina Manès et une distribution en partie allemande. Il est aujourd'hui considéré comme perdu et imitait les films d'aventures américains :

¹²⁶ Argument de ce ballet : Une jeune fille neurasthénique cherche une distraction dans un asile de fous. Elle trouve un peu de calme auprès du plus fou d'entre eux. Dans le même recueil de 1918 : *Chanson de route d'un qui n'est pas parti*, *Marche funèbre des Hohenzollern*, *Le Porc-Épic*, *Prière aux aviateurs*.

¹²⁷ Louis Delluc n'y manque pas une allusion à Paul Claudel, son grand concurrent dans le cœur d'Ève : « Un jour le hasard l'a jetée dans les bras d'un faiseur de drames littéraires... ». Ce roman serait imité du *Vicaire de Wakefield*, surtout pour la pureté des sentiments (Aragon, préface de 1952).

¹²⁸ Aragon, préface de 1952.

Cette même année, il commence ses critiques cinégraphiques au quotidien *Paris-Midi* (jusqu'en 1922). Mais, suite à l'affaire du *Bonnet rouge*, et, par mesure disciplinaire, il est affecté à Aurillac (Cantal), comme simple soldat (**fig. 5**). Très vite il tombe malade - une grave scarlatine -, est hospitalisé, puis transformé en infirmier militaire d'occasion. Ève se désespère : « Je suis seule à Paris. Mon mari est à l'hôpital d'Aurillac, malade et excédé du militarisme outrancier qu'un commandant, abominable baderne, lui impose ». Il ne sera démobilisé qu'à la fin de l'année.



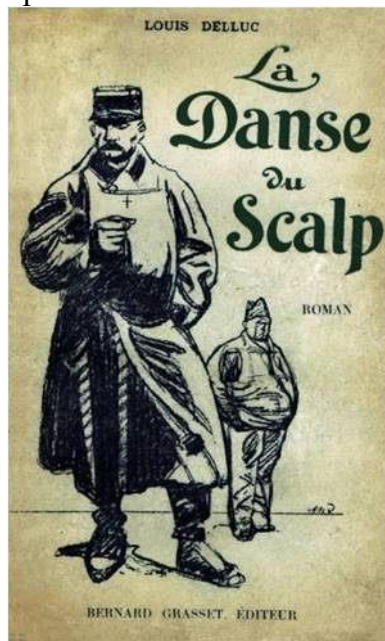
Précurseur de Céline ?

Le bidasse Delluc rentre à Paris en novembre et, le mois suivant, il part à Guétary (entre Biarritz et Saint-Jean-de-Luz) pour terminer *La Danse du scalp* (initialement *L'Escorché*) : « J'ai vu tant de laideur et de douleur depuis six mois que cette harmonie m'est indispensable. » C'est un « gros méchant bouquin sur le service de santé. J'ai presque envie d'en faire un second »¹²⁹. Ces pages d'une amère cruauté sont écrites au vitriol et ne sont pas à la gloire des hôpitaux militaires de l'arrière, ni des militaires en général. « Mahée » (Ève Francis) y apparaît en contrepoint de l'horreur. Ce livre pamphlétaire lui est dédié avec la mention : « Toi seule pourras dire si c'est un cri de haine ou bien un cri d'amour ». Le style du texte innove : il imite le langage parlé avec sa violence, ses hésitations, interrogations, exclamations et son argot. Il ressemble étonnamment à ce qu'écrira Céline, bien plus tard, dans *Mort à crédit* (1936). Qu'on en juge avec cet étonnant voyage au bout de l'ennui (**fig. 6**) :

« Ça se passait à Paris, sur une place ... une place que j'ai jamais vue, par exemple... Grande comme... Supposez le Champ de Mars, la Concorde, les Tuileries, réunis... Ben, c'était encore plus grand... Et tout autour du carré, comme pour une revue, la gradaille... Tous les officiers et sous-officiers de la guerre étaient là, au garde-à-vous... Naturellement cette histoire-là se passait après la guerre... Un rêve, dame ! Tout ce qui avait eu du galon... généraux... sergents... maréchaux... des tas... des tas... tous, quoi... et c'est pas pour dire mais on ferait pas mal de régiments avec les officiers

¹²⁹ Lettre à Aragon, 21 juillet 1918.

de la guerre... on avait même retrouvé les morts... parce qu'il faut être juste... et ce n'est pas une raison... d'être mort... pour pas être traité convenablement... même ceux tués par les balles françaises... par hasard ou par châtement... il y en a eu... mais ces châtements n'ont pas toujours été mûrement réfléchis... J'ai vu, moi qui vous parle... mais ça n'est pas mon rêve... Donc, c'est compris ? toute la gradaille, bien rangée... tout ce qu'il y a de calme... de silencieux... des adjudants silencieux, mes cocos... et tous et tous... des vieux généraux chargés d'étoiles... moustaches blanches... des gueules de l'autre guerre... des gringalets de galopins de commandants qu'étaient à peine sous-lieutenants en quatorze... alignés comme des bleus... timides, propres... regardant droit devant eux... ah ! ils se tenaient moins bien sous les marmites... n'importe, c'était joli... et riche... toutes ces manches galonnées.. ces képis extraordinaires... et alors toute leur bijouterie... les croix... les médailles... les palmes... du bronze... de l'argent... de l'émail... du ruban... des brillants... de l'or... ah quoi ! toute la batterie de cuisine qu'on ne voyait qu'aux ambassadeurs le 14 juillet... et cette fois chacun avait la sienne... je peux vous le dire, puisque j'y étais... c'était riche, c'était foutrement riche... j'en avais plein la vue... Et que je vous dise pourquoi j'étais là... sans galons... Ah ! Pas le moindre... pas tant seulement un signe de caporal... rien, quoi... deuxième classe... vive la deuxième classe, vive la classe... au fait, qu'est-ce que je disais ?... ah oui ! j'avance au milieu de cette place gigantesque... le curieux, c'est que je ne me ressemblais pas très bien... je ne me sentais pas moi-même... tenez, quand vous lisez les journaux, vous voyez des phrases : "Le poilu a sauvé le monde... " ou "Nous ne pensons qu'au poilu" ou "Le ministre a embrassé des poilus". »



Curieux texte, non ? On comprend que la censure en ait différé la publication... Ce livre sera publié l'année suivante, de même que *Cinéma et Cie* et *Le Train sans yeux*¹³⁰. C'est aussi en 1919 que Delluc termine *Le Roman de la manucure*. Ce roman est en fait le journal (imaginé) de Penny, une manucure parisienne devenue Mme Gloria Th. Waldon. Une curieuse histoire, peut-être un roman à clef sans clef. Dans le même volume sont insérées les 80 pages des *Animaux malades de la paix*, que Delluc comptait transformer en un roman à la

¹³⁰ À la sortie de *La Danse du scalp*, l'hebdomadaire nationaliste *Aux Écoutes* (3 août 1919) conclut : « C'est le livre que bien des gens avaient "rentré" en eux et qu'après la guerre, ils n'ont plus eu une rage suffisante pour "sortir". »

façon d'Anatole France : une sorte de pacifiste et simiesque *Île des pingouins*. Le manuscrit porte la mention suivante : « Aurillac-Paris, 1919 »¹³¹.

La vie redevient normale, pleine d'espoir et de projets. Louis ne va plus penser qu'à préparer des *scenarii*, trouver des fonds pour tourner des films, tout en reprenant sa collaboration à *Comœdia illustré* (pour la critique de films, jusqu'en 1921) et en créant au théâtre *Lazare le ressuscité*.

1920. Il a 30 ans. Il écrit et crée *Ma Femme danseuse* (avec Ève Francis), tourne *La Fête espagnole* (toujours avec elle), en collaboration avec Germaine Dulac, et fonde *Parisia-Films*. La même année, il tourne aussi *Fumée noire*, *Le Silence* et *Le Chemin d'Ernoa* (encore avec Ève Francis), publie le livre *Photogénie*, lance *Le Journal du Ciné-Club*. Une telle activité attise la jalousie de l'Italien Ricciotto Canudo, lui aussi passionné par la critique cinématographique.

L'année suivante, il fonde *Alhambra-Films*, tourne *Fièvre* (avec Ève Francis) et le *Tonnerre* et se lie d'amitié avec Jean Epstein, futur cinéaste. Il lance la revue *Cinéa*, continue critiques et chroniques cinématographiques pour divers journaux et donne une conférence au Colisée : « Cinéma, art populaire ». Il publie *La Jungle du cinéma* et *Charlot*. Et il débute le tournage de *La Femme de nulle part*. Avec Ève Francis, bien sûr, tandis que celle-ci joue dans *El Dorado* de Marcel L'Herbier. Louis fait connaître le cinéma expressionniste allemand, en patronnant le fantastique *Cabinet du docteur Caligari* de Robert Wiene. En 1920, ce film d'outre-Rhin ne plaît pas à tout le monde...

En 1922, le cinéma accapare de plus en plus Delluc. L'été voit le tournage de *La Femme de nulle part* près de Gènes (Ève Francis joue le rôle-titre), la rencontre du photographe suisse Oscar Cornaz, qui devient un ami, la poursuite des critiques et chroniques de cinéma pour divers journaux et le début de la publication d'un feuilleton dans *Cinéa*, qui se terminera l'année suivante : *Chagrine demoiselle photogénique*. En août, Louis écrit un nouveau roman, qu'il dédie à Ève Francis, comme toujours. Ce livre s'intitule *Le Dernier sourire de Tête brûlée*¹³². Oui, le dernier sourire...

En effet, il vit un drame intime. Le couple n'a pas eu d'enfants. Ève, la femme de sa vie, se sépare brusquement de lui durant cet été-là. Ce drame conjugal, brochant sur d'incessantes difficultés financières, lui sera fatal.

La dernière année d'un homme de lettres-cinéaste

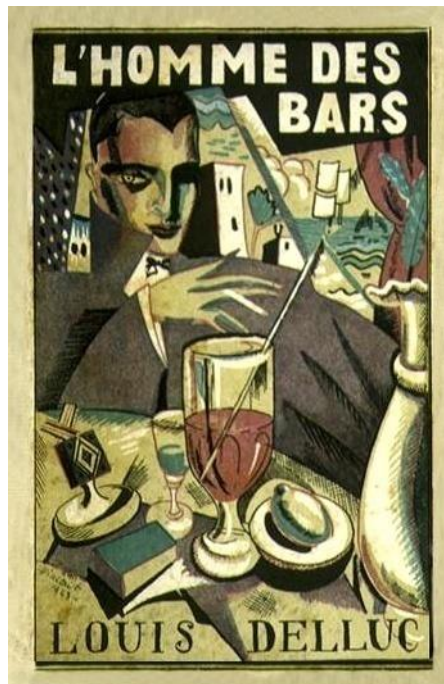
Voici la dernière année de Louis Delluc. Il écrit pour le journal *Bonsoir*, dont le titre paraît être, aujourd'hui, tout un symbole chez ce poitrinaire de trente ans, publie *Drames de cinéma* et rédige *Les Cinéastes*.

Mais la roue tourne. Séparé d'Ève, il doit retourner dans l'appartement de ses parents, rue de Beaune, près de l'Institut. Il continue ses critiques de films et ses chroniques pour la presse et crée le *Club français du Cinéma*. Mais il passe ses soirées au bar du Colisée (d'où on aperçoit l'écran et on entend l'orchestre) et ses nuits dans des virées avec Aragon. De ces errances, il sortira un recueil de nouvelles : *L'Homme des bars*, truffé d'anecdotes, virevoltant de Saint-Sébastien à Marseille, de Paris Saint-Lazare à Paris-Vaugirard, du bar du Colisée au café du Square à Aurillac (**fig. 7**). Et autres lieux, peuplés de rencontres bizarroïdes et arrosés de boissons aléatoires...¹³³

¹³¹ Publication posthume en 1931.

¹³² Publication posthume en 1928.

¹³³ L'acteur Philippe Léotard assurera, en connaisseur, la préface de sa ré-édition : « Cher Louis Delluc, Vous donnez à lire comme à boire. J'ai dû rêver ! Vous me parlez d'un homme qui me ressemblait comme un frère. »



Oscar Cornaz, qui le voit malheureux, l'invite quelques jours à Lausanne. De même Marcel L'Herbier lui confie le tournage du film *L'Inondation*, d'après André Corthis. Toujours avec Ève Francis malgré leur séparation. Il pleut à verse ; un mistral glacial souffle. C'est au cours de ce tournage, au creux de l'hiver, dans la basse vallée du Rhône, que Delluc ressent les premiers signes de l'aggravation de sa maladie. Sa tuberculose quiescente se réveille et va l'emporter en quelques semaines.

Au début de 1924, il part quelques jours au Pays basque : l'air de ce pays n'a-t-il pas guéri Edmond Rostand ? Il écrit ses derniers articles pour *Bonsoir*. Mais il est très malade, frappé d'une phtisie galopante. Cette tuberculose aiguë, appelée aujourd'hui granulie, est alors rapidement mortelle en quelques semaines. Dans son roman *Aurélien* (1944), Aragon, qui fut étudiant en médecine et médecin de guerre, le décrira, lamentable, amaigri, les mains tremblantes : Louis y apparaît sous le nom du triste Dr Decœur, époux de l'actrice Rose Melrose, *alias* Ève Francis. Il s'éteint en mars et est inhumé dans l'immense cimetière de Bagnaux.

Ce sera alors l'hommage unanime du monde du cinéma (articles, projections, expositions...) et de la presse, le tournage en 1929, par Alberto Cavalcanti, du *Train sans yeux* d'après le roman de Louis Delluc, la publication en 1928 du *Dernier sourire de tête brûlée*, au titre évocateur, et, en 1931, celle de son *Roman de la manucure*.

Ève continuera à travailler, assistant Marcel L'Herbier dans ses réalisations, puis le grand Henri Langlois à la Cinémathèque du Palais de Chaillot. Elle fera une dernière apparition (quelques secondes) dans *Adieu Poulet* (P. Granier-Deferre, 1975) et quittera ce monde en 1980, non sans avoir écrit deux passionnants livres de souvenirs¹³⁴ et donné de belles interviews à la télévision. Malgré leur séparation, elle conservera pieusement la mémoire de Louis Delluc. Elle fera refaire sa tombe à Bagnaux et tiendra à reposer à ses côtés. Sur le beau granit de cette sépulture, elle fera graver : « *Louis Delluc. Homme de lettres* ». Tout simplement...

Enfin, en 1936, les critiques de cinéma fonderont le prix Louis-Delluc. La Cinémathèque attendra 1985, 1986 et 1990, pour publier tous les écrits cinématographiques

¹³⁴ Francis È., 1949 : *Temps héroïques. Théâtre. Cinéma*, Denoël, Paris, et en 1973 : *Un autre Claudel*, Grasset, Paris.

de Louis Delluc en 4 gros volumes¹³⁵. Quelques ouvrages seront réédités : des livres consacrés au cinéma et quelques autres aussi (*Francesca, La Princesse qui ne sourit plus, la Guerre est morte, L'Homme des bars...*).

Comment conclure ces quelques pages sur cette double vie haletante de Louis Delluc ? Peut-être en récitant le poème d'Aragon : « Il n'y a pas d'amour heureux ». Ou encore en relisant *Le dernier sourire de tête brûlée*. Ou, mieux, en empruntant quelques mots d'André Daven¹³⁶, un de ses amis, lui aussi homme de cinéma : « Pour conter ce que nous avons su de son âme, de son étonnante intelligence, de son *cœur sans issue*, quelques lignes sont plus qu'insuffisantes, et très probablement, d'ailleurs, il n'aimerait pas ça, il dirait sur un ton de fatigue : " Ils ne me laisseront donc jamais tranquille..." »

G.D. et B.D.¹³⁷

Bibliographie sommaire sur Louis Delluc

- Archives famille Delluc
- Delluc Gilles, 2002. *Louis Delluc (1890-1924). L'éveilleur du cinéma français au temps des années folles*, Périgueux, Pilote 24 éditions et Paris, Les Indépendants du premier siècle, préface de J.-Ch. Tacchella.
- Delluc Gilles et Brigitte, 2016. « Louis Delluc, homme de lettres, cinéaste et malade », *Bull. de la SHAP*, tome CXLIII, p. 79-106.
- Delluc Gilles et Brigitte, 2017. « Le cinéaste Louis Delluc (1890-1924), homme de lettres oublié », *Bull. de la SHAP*, CXLIV, p. 207-216.
- Francis Ève, 1949. *Temps héroïques*, Paris, éditions Denoël.
- Francis Ève, 1973. *Un autre Claudel*, Paris, éditions Grasset.
- Gance Abel, 1930. *Prisme. Carnet d'un cinéaste*, S. Tastet éditeur.
- Moussinac Léon, 1946. *L'âge ingrat du cinéma*, Paris, édition Le Sagittaire.
- Rossy-Delluc Thomas et Sophie, 1992. « Trois cartes postales de jeunesse de Louis Delluc », dans *Bergerac et le Bergeracois*, Actes du congrès de Bergerac 1990, FHSO/SHAP, p. 593-602.

L'œuvre littéraire de Louis Delluc¹³⁸

- Archives : Bibliothèque du Film de la Cinémathèque française et famille Delluc
- 1906 environ : *Hippolyte* (tragédie en 3 actes et un prologue, en vers, d'après Euripide), manuscrit avec frontispice, 81 p., non publié mais relié (Archives famille Delluc).
- 1908 : *Chansons du jeune temps* (poésies 1906-1908), Imprimerie Saint-Gervais, Paris, 86 p.
- 1907-1909 : Critiques (théâtre et spectacles sauf cinéma) pour *Le Petit poète de Nice, Le Courrier de Paris-Provence* et pour *La Revue française*.
- 1910 : *L'Armoire aux masques* (portraits d'acteurs). Éditeur inconnu et ouvrage non retrouvé.
- 1910-1914 : Critiques (théâtre et autres spectacles sauf cinéma) pour *Comœdia illustré* (1910-1914) (secrétaire de rédaction) et autres supports. Source non exploitée.
- 1911 : *Francesca ou Comme la plume au vent* (pièce de 3 actes en vers), Grasset, Paris. Réédité en 2013 par *Book on Demand Ltd*.

¹³⁵ Les critiques des autres spectacles, dont celles de *Comœdia illustré* d'avant 1914, n'ont pas encore été recueillies.

¹³⁶ *Comœdia illustré*, 1924.

¹³⁷ gilles.delluc@orange.fr.

¹³⁸ Les publications de L. Delluc, consacrées au cinéma (5 ouvrages, nombreux articles critiques ou théoriques, scénarios et projets) ne sont pas détaillés ici (cf. Delluc G., 2002). En outre, ne pas confondre avec son homonyme Louis Delluc (1894-1974), instituteur sarladais, romancier et poète occitan.

- 1916 : *Monsieur de Berlin*, Fasquelle, Paris. Réédité en 2011 et 2015 par Nabu Press et FB éditions.
- 1917 : *La Guerre est morte*, L'Édition, Paris. Tête de femme en couverture, signée de Gerda Wegener, 1914. Le manuscrit a été conservé (Cinémathèque) : 221 pages (environ 20 x 15 cm), élégamment relié à la main, écrit à l'encre bleu, presque sans ratures (1 ou 2 par page environ). Il porte les dates suivantes : « Paris. 29 novembre - 10 décembre 1915. » Réédition par Les Éditeurs français réunis, Paris, 1952 (préface de L. Aragon), et Le Castor astral, 1991 (même préface, illustration de couverture par J.-F. Bouchot).
- 1918 a : *Chez de Max* (études et souvenirs), L'Édition, Paris. Avec un portrait du tragédien sur la couverture et des portraits pleine page d'acteurs oubliés.
- 1918 b : *La Princesse qui ne sourit plus*, L'Édition, Paris. Ce ballet parlé en vers est précédé de *Chanson de route d'un qui n'est pas parti*, *Marche funèbre des Hohenzollern*, *Le Porc-Épic*, *Prière aux aviateurs* (poèmes écrits pour Édouard de Max et interprété par lui). Réédition par les Éditions d'aujourd'hui, les Introuvables, Paris, 1978, avec la mention « c/ Ève Francis Delluc ».
- 1918 c : En guérite, in : *Le Carnet de la semaine*, 18 août (coupure non signée, mais certainement de L. Delluc, compte tenu des détails personnels fournis et du style).
- 1919 a : *Le Train sans yeux* (synopsis puis roman dont Alberto Cavalcanti tirera un film en 1926), Crès, Paris. Livre écrit en octobre et novembre 1916. Adaptation radiophonique par Ève Francis et Jaque Catelain (2 volumes multigraphiés, s.d., Bibliothèque du Film de la Cinémathèque française).
- 1919 b : *La Danse du Scalp* (roman), Grasset, Paris. Un médecin major est dessiné sur la couverture. Livre écrit à la fin de 1918.
- 1919-21: articles parus dans *Comœdia illustré*. Il écrit aussi pour *Le Monde nouveau*, *Le Crapouillot*, *L'Esprit nouveau*, *Comœdia* quotidien, *Le Magasin pittoresque*, *Bonsoir*...
- 1920 : *Photogénie*, De Brunoff, Paris et Cinémathèque française, Paris, 1985, un portrait de Louis Delluc par Bernard Becan, sur la couverture, et des clichés d'acteurs h.-t.
- 1921 a : *Monsieur de Berlin* (roman), Fasquelle, Paris. Écrit en 1916 ou 1917. Réédité en 2011 et 2015 par Nabu Press et FB éditions.
- 1921 b : *Charlot*, De Brunoff, Paris, 1921, Éditions d'aujourd'hui, Paris, 1975 et *Cinémathèque française*, Paris, 1985. Charlot, dessiné par Petitjean en couverture, dessins de divers personnages. Édition en anglais : John Lane, The Bodley Head Ltd, London, New-York, 1922.
- 1921 c : *La Jungle du cinéma* (nouvelles inspirées par le cinéma), 1918-1921, La Sirène, Paris, 1921 et Cinémathèque française, Paris, 1985.
- 1922 : *Les Secrets du confessionnal* (roman), Le Monde nouveau, Paris. Livre écrit en août 1916.
- 1923 a : *L'Homme des bars* (nouvelles), La Pensée française, Paris. Un portrait de Louis Delluc par Vincent sur la couverture. Réédité en 1991 par Le Castor astral, Pantin (préface de Philippe Léotard). Parmi ces contes et nouvelles, certains avaient déjà paru, avec d'autres, dans *Fantasio*, auquel il donna 8 textes de 1919 à 1923, en rapport avec le cinéma. Parmi eux, *Tulip's Bar*, ébauche du scénario de *Fièvre*. Des contes ont paru aussi dans *Bagatelles* en 1919. Une belle édition tchèque a paru en 1925, sous le titre de *Lidé z Baru*, Aventinum, Prague, traduction de J. Fastrova, avec 34 dessins du surréaliste Josef Šíma.
- 1928 : *Le Dernier sourire de Tête brûlé* (roman). Le Monde moderne, Paris. Édition posthume.
- 1931 : *Le Roman de la manucure* (roman), suivi de *Les Animaux malades de la paix*, Les Portiques, Paris. Dessins du Suédois Bernhard Kahn dit Bécan. Édition posthume.
- s.d. 1 : *Eira Puma*, un roman intitulé ainsi est annoncé comme « à paraître » dans *La Guerre est morte* (1917) et dans *Le Roman de la manucure* (1931).

- s.d. 2 : *Textes divers conservés à la Bibliothèque du Film de la Cinémathèque française* (manuscrits et/ou tapuscrit de l'Agence de copies dramatiques et littéraires H. Compère, 14, rue Henner, Paris, 75009) : *Archipel 013* (47 p.), *Carnet de route d'un lancier belge* (poèmes en prose pour *La Couleuvre*, café-concert et music-hall de Bruxelles), *La Dame de luxe* (conte de 3 p.), *Les Derniers jours d'une poule belge* (conte de 6 p.), *L'Homme de peine et la fille de joie* (connu par une lettre de 1911 à Paul Rebout au *Journal*, manuscrit du conte non conservé). C'est aussi le titre d'un ouvrage de René Janon, illustré par C. Brouty (la Palangrotte, 1936).
- s.d. 3 : *Pièces de théâtre* : *Dalma* (drame lyrique inédit). *Francesca* ou *Comme la plume au vent*. *Édith Cavell* (interdite par la censure). *La Princesse qui ne sourit plus* (ballet parlé). *Lazare, le ressuscité*. *Ma femme danseuse* (ces pièces ont été représentées).
- s.d. 4 : *Autres pièces diverses* : *La Vivante*. *Histoire d'un fou*. *Un Mariage à Marseille, au pays du soleil*. *Trois enfants dans une étoile*. *Lapin et Zoiseau*. *Moitié-moitié*. *La Vivante*. *Pomme se marie* ou *Quadrille* (comédie en 3 actes de Louis Delluc et Raoul Praxy). *L'Homme-Orchestre* (comédie proposée à l'Odéon en juillet et août 1915). *Le Parc aux biches* (comédie galante en 2 actes, 2 p.). *Pellicules* (en 3 actes). *Poupée jaune* (pièce judiciaire). *Le Roi des neurasthéniques* (comédie en 3 actes). *Madame Tallien* (drame lyrique). *La Semelle de ses souliers* (Bibliothèque du Film de la Cinémathèque française, Paris). Marcel Tariol signale « une trentaine d'œuvres théâtrales inédites, de contes et de scènes de revue », liste qu'il juge incomplète. Certaines pièces ont été abandonnées à des confrères qui les remanieront et les signeront (Tariol, 1965).

LÉGENDE DES FIGURES

- **fig. 1. *Louis Delluc enfant***. En 1898, avec ses parents, il quitte Cadouin, petit village du bas Périgord (archives Delluc).
- **fig. 2. *Hippolyte***. Tragédie du jeune Louis Delluc. Manuscrit : a, la page de titre ; b, la première page (archives Delluc).
- **fig. 3. *Ève Francis***. Muse de Paul Claudel et bientôt épouse de Louis Delluc. Portrait par Kees van Dongen (1919).
- **fig. 4. *Un beau portrait de Louis Delluc par Paul Nadar***. Peu avant la Grande Guerre, Louis Delluc est un très élégant dandy (archives Delluc).
- **fig. 5. *Louis Delluc, bidasse à Aurillac***. Bientôt malade puis infirmier d'occasion (archives Delluc).
- **fig. 6. *La Danse du scalp*** par Louis Delluc. Du Céline avant la lettre.
- **fig. 7. *L'Homme des bars***. Recueil de nouvelles de Louis Delluc (1923).

Projection de « Jeannou » présentée par Annie Bienvenue

Jeannou est un film de **Léon Poirier** sorti en 1943.



Jeannou, jolie jeune femme, vit en Périgord avec son père, dernier d'une lignée d'aristocrates terriens attachés aux traditions. Elle rencontre Pierre, ingénieur, qui tente sous l'égide d'un homme d'affaires véreux d'exploiter des mines de lignite.

Opposée à son père, elle rejoint Pierre à Paris. Quelques mois plus tard, enceinte, elle rejoint le giron familial. Son père consent à son mariage avec Pierre. Il sera célébré au domaine.

La distribution regroupe les vedettes de l'époque de l'occupation et toute une troupe de petits et grands seconds rôles.



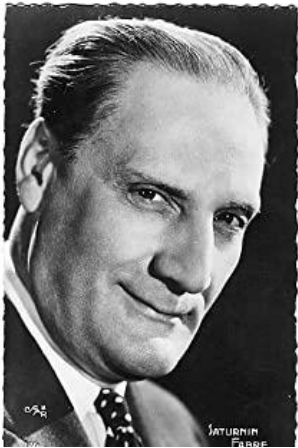
Michèle Alfa (Jeannou) est une star adulée du moment : blonde chevelure, regard mélancolique, comédienne au talent affirmé qui pratique, ici, un jeu très naturel et moderne. Elle est la maîtresse du neveu de Goebbels qui protégera des artistes juifs notamment Henri Muray, le père d'Anouk Aimée. Après la guerre les réalisateurs et les producteurs ne lui pardonneront pas cette liaison et son attitude collaborationniste, elle sera contrainte d'abandonner sa carrière.



Pierre est incarné par Roger Duchesne, très bel homme, le type même du jeune premier. Il sera accusé de collaboration avec la gestapo, ce qui mettra fin à sa carrière, il tombera dans le grand banditisme et sera incarcéré quelques années.



Thomy Bourdelle (Peyrac, le père) est l'acteur fétiche de Poirier, il tournera une douzaine de films avec lui.



Saturnin Fabre (Frochard, l'escroc), connu pour sa forte personnalité, est un des plus singuliers second rôle du cinéma français. Il a joué dans plus de quatre-vingts films, il a une grande présence à l'écran. On se souvient de sa voix saccadée et de sa diction parfaite, hélas dans « Jeannou » on ne lui offre pas de dialogues à sa mesure.

On reconnaîtra Marcelle Géniat, Henri Poupon, Maurice Schutz qu'on retrouvera dans des films de Duvivier et surtout de Marcel Pagnol.



Ce film de Léon Poirier est considéré comme le film phare du pétainisme. Il clame les valeurs de l'amour de la terre, de la vie simple, du mépris de l'argent, des effets nuisibles du machinisme et de l'industrialisation. La façon dont on accablait de honte les femmes qui avaient « fauté ». Il est à noter qu'on ne trouvera aucune allusion directe à la guerre et à l'occupation.

L'époque -1943- après l'occupation de la zone libre n'est en effet pas évoquée .Que ce soit dans les scènes tournées en Dordogne ou à Paris nulles traces de l'occupant , pas d'inscriptions en allemand , de drapeaux ou d'allusions au contexte politique.Cependant le thème même du film , sur fond d'exploitation de lignite est révélateur de la pénurie de matières premières due aux « prélèvements » de l'occupant ; c'est bien pour cela que les mines d'Allas ,Veyrines et Cladech connaissaient un développement de leur activité au moment du tournage.



Mine de lignite de Merle ,commune de Cladech (sources coll Aroeven)

Plusieurs scènes montrent longuement les sites miniers –sans doute ceux du Dantou et de Merle- appelés mine de Rossignol dans le film.Les mineurs que l'on aperçoit sont sans doute des réfugiés espagnols du camps de Mauzac « invités » à se rendre utile ; tout comme les réfugiés bénéficiant d'allocation « il n'y a pas de chômeurs en Dordogne , il n'existe que des paresseux ! déclare le colonel Blasselle , préfet de la Dordogne ajoutant qu'il semble désirable de laisser l'exécution des travaux les plus durs aux étrangers .Plus tard ,des jeunes effectueront leur STO dans ces mêmes exploitations ...On ne sait pas s'ils ont eu droit à un cachet de figurants.....



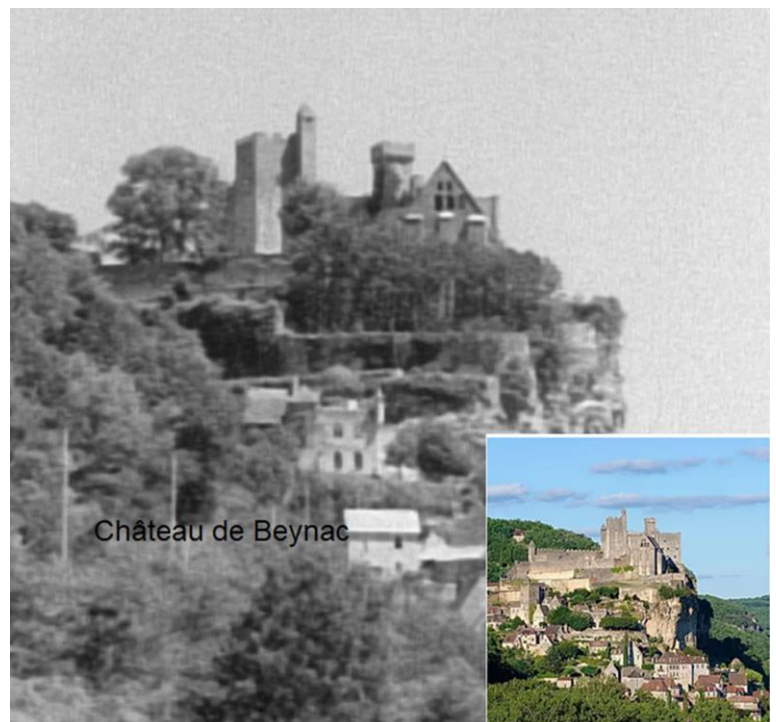
La mine de Rossignol, dans le film



Très daté , le film nous montre une intrigue peu passionnante mais offre une vision passéiste de la campagne. Il est néanmoins intéressant à plus d'un point. Les relations des grands hobereaux et des paysans, et les lieux de tournage.

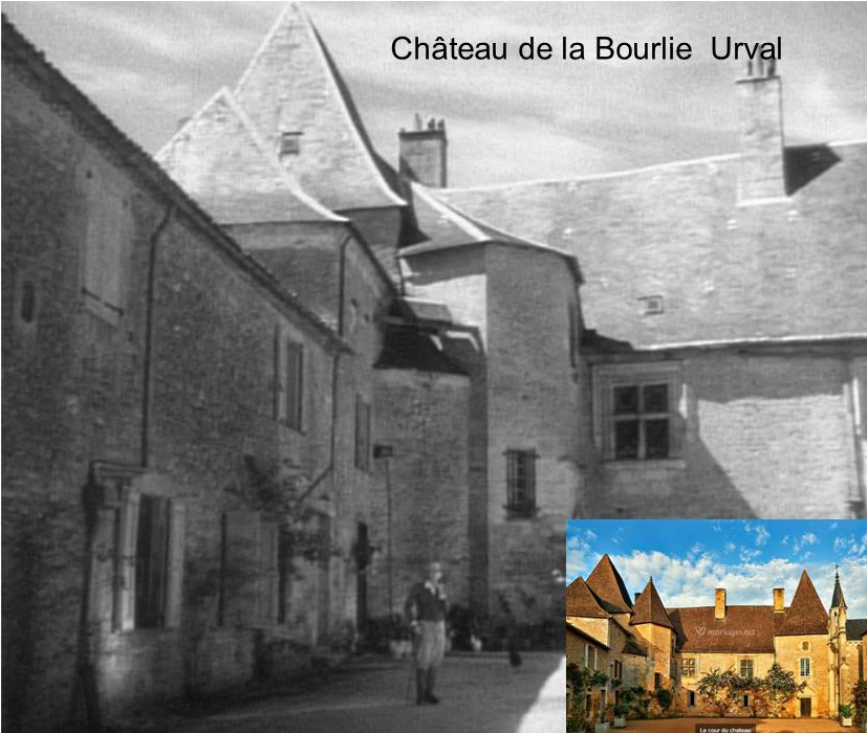
En plus des mines d'Allas-les-mines que l'on peut voir en activité , on peut admirer de nombreuses vues de la vallée de la Dordogne, le château du marquis de Peyrac est le château de Monsec à Mouzens.mais on reconnaît également Monfort, Beynac ,l'actuelle via ferrata de Marqueyssac, Berguibières et bien sûr Urval où Léon Poirier va se fixer.

Château de Monfort (vitrac)



Château de Beynac

Château de la Bourlie Urvai



Berguibière



. La scène finale du mariage est filmée devant l'église d'Urval.



Urval, le tombeau de la famille de Commarque

Quelques dialogues en occitan languedocien ponctuent les scènes entre Peyrac et les paysans.

« *Jeannou* » est loin d'être un chef d'œuvre mais peut être considéré comme un témoignage de la vie rurale et sociale d'une époque en un lieu donné.

Sources : Wikipédia, Allo ciné, sens critique.

Jacky Tronel : *L'exploitation des mines de lignite (1940-1948) et la gestion de la main-d'œuvre étrangère en Dordogne*; Michel Carcenac : articles sur les mines de lignites de Cladech

Fonds photographiques Aroeven ,Carcenac et captures en noir et blanc à partir du film Jeannou



Cadouin en Périgord
ANCIENNE ABAYE CISTERCIENNE 12 S.
CLOÏTRE GOTHIQUE FLAMBOYANT 15^e et 16^e S.

Association

« les Amis de Cadouin »

Mairie de Cadouin

24 480 Le Buisson de Cadouin

<http://www.amisdecadouin.com>